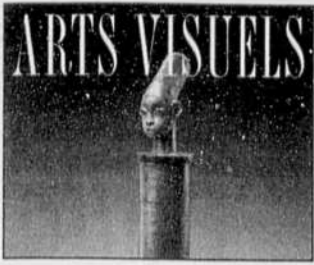


LIVRES

CAHIER
D

Le Roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 4



Art africain Page D 7
Formes Page D 8

LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 DÉCEMBRE 1996

Gaston Miron

Les réticences de l'auteur

NAÏM KATTAN

J'ai demandé en 1965 à Gaston Miron l'autorisation d'inclure dans le numéro spécial de la revue *Les Lettres nouvelles* que je préparais, son poème *La Marche à l'amour*. Il accepta à une condition: disposer du temps pour le corriger.

Le texte était déjà publié dans *Liberté*. Cependant, pour Miron, le poème n'était pas encore terminé. J'ai attendu, et les corrections tardaient à venir. Il finit par consentir à faire paraître le poème «inachevé». Plus tard, quand le jury d'Études françaises (dont je faisais partie) choisit Miron comme lauréat pour son prix, l'un de ses buts était de réunir en recueil les textes dispersés du poète. Il fallut des mois de travail et de négociations menées par Georges-André Vachon pour qu'enfin paraisse aux Presses de l'Université de Montréal *L'Homme rapaillé*.

J'ai mis longtemps à comprendre la réticence de Miron à se faire publier. Anxiété ou refus? Non qu'il ne crût pas à l'écrit, à l'imprimé. Il a été l'éditeur et le promoteur de toute une génération de poètes. Il parlait plus volontiers de la poésie des autres que de la sienne. C'est que Miron était avant tout un homme de la parole. Parole en mouvement, parole de vie. L'écrit est l'arrêté, le lieu fixe, nécessaire certes mais qui implique une décision. Et s'il ne parvenait que difficilement à s'y résoudre, c'est que, pour lui, l'inscription de la parole avait un caractère définitif. Face à l'absolu de la parole, Miron avait un premier mouvement de recul. L'heure ne lui semblait jamais propice. Il fallait attendre. Plus tard! Mais, entre-temps, la parole éclatait dans l'ampleur de la voix et du chant, se transformait en cantilation. Il vivait sa poésie mais, d'abord, il vivait la poésie. Il n'y a presque pas de poète, quel que fût son pays qu'il n'incorporait pas dans son anthologie vivante qu'il transportait partout où il allait.

Il m'arrivait souvent de lui dire qu'il était surtout et avant tout, le poète de l'amour. Tous ses vers, quel qu'en fût le thème, sont des messages d'amour. Il s'agissait du fondement de son rapport avec le réel. L'autre existait mais ne vivait qu'en tant que sujet d'amour. D'où ses colères, ses

constantes indignations contre tous ceux qui trahissaient leur nature et qui le blessaient par leur refus de l'autre. Je ne l'ai jamais entendu exprimer la moindre haine, le plus minime mépris envers des personnes, lui fussent-elles hostiles. Il ne comprenait pas et il poursuivait son chant.

S'il était tant attaché à sa langue, c'est qu'elle était son moyen d'exprimer son amour. Pour que la parole fût apte à dire l'amour, il importait qu'elle fût souveraine. Son souci de la langue ne se réduisait point à une idolâtrie des mots qui, pour lui, n'étaient qu'un outil de la parole.

Souvent, alors que je croisais Miron dans une réception, un lancement, il me saluait et passait son chemin comme s'il ne m'avait pas vu. Je le savais, cependant, attentif aux autres et imperméable aux querelles et au ressentiment. Je ne suis pas le seul à avoir ressenti cette absence de chaleur ou, du moins, de spontanéité. Je l'avais d'abord mis sur le compte de la distraction. Il suffisait néanmoins que je m'arrête, que je lui parle pour, tel un dé clic, le rapport s'établisse. Je me suis rendu compte, après l'avoir longtemps observé, qu'il ne s'agissait pas de distraction. Au delà du visage, Miron cherchait la personne. Il ne s'arrêtait pas à l'apparence, au masque, à la politesse mécanique. Il cherchait l'autre, non pas dans la transparence ou l'opacité mais dans une présence qui laisse émerger la

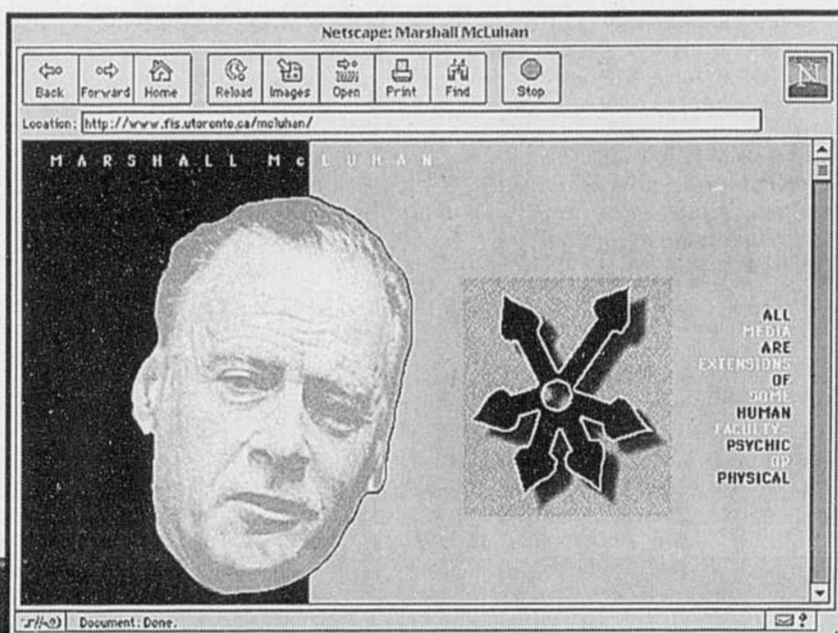
(est le message)

La retour du père de la formule «le médium est le message» semble foudroyant. On le réédite, on le cite, on reprend ses thèses pour éclairer notre époque confuse. En fait, si retour il y a, il nous révèle peut-être une anxiété commune aux années 60 et aux années 90: le défi d'apprivoiser un nouveau mode de communication.

On peut aussi y voir un retour aux sources du postmodernisme. Histoire de la mort et de la résurrection d'un gourou.



McLUHAN STUDIES



ARCHIVES LE DEVOIR

ANTOINE ROBITAILLE

Il y a un an, la revue *Wired*, publication cinquante et rutilante (donc américaine) consacrée à la cyberculture, ressuscitait Marshall McLuhan d'entre les morts pour une interview-choc par courrier électronique. Un curieux internaute prétendant être McLuhan et qui en avait tous les traits intellectuels passa de façon déconcertante le test piégé préparé par la rédaction. L'article entretenait sciemment le mystère (était-ce vraiment Marshall?) et appela de ses vœux une résurrection de l'esprit du McLuhan, saint-patron (de *Wired*) et des causes médiatiques.

Depuis plus de deux ans, bien des indices suggèrent un regain d'intérêt pour Marshall McLuhan. L'article de *Wired* en serait sans doute une manifestation extrême, voire caricaturale.

Cet engouement contraste en fait fortement avec la réputation du penseur, au moment de sa mort en 1980. À cette époque, l'étoile de «l'oracle de l'ère de l'électricité» (comme l'avait baptisé *Life*) avait beaucoup pâli. Dans *Le Devoir*, en janvier 1981, deux auteurs faisant son éloge le reconnaissaient: «Pour le public, il ne produisait plus de ces phrases-chocs qui en avaient fait naguère un choucou des médias. Dans les universités, il ne semblait plus être en vogue. La triste façon dont l'université de Toronto démantelait l'an dernier son Center for Culture and Technology pouvait ironiquement laisser croire que le prophète pop des années 60 avait fait son temps.»

La fin des années 70 et le début de la décennie 80 sera pour le mcluhanisme un «véritable purgatoire», ce que confirme Eric McLuhan, le fils de l'auteur, joint à Toronto. Les critiques dénonçant son manque de scientificité se faisaient de plus en plus nombreuses. Accusé d'avoir vendu son âme au pape — il en avait été le conseiller en matière de communications — et aux requins américains de la publicité, pour qui il avait été consultant, il était presque mis au ban de la communauté universitaire. Le penseur américain Neil Postman, dans les années 80, disait qu'il était même devenu obligatoire, dans les cercles intellectuels américains, de nier toute association de pensée avec le penseur canadien.

Même si les critiques demeurent, plusieurs tentent à cette période sombre du mcluhanisme s'est terminée à l'aube de la présente décennie. En 1989, pour le 25^e anniversaire de la publication de *Understanding Media (Pour comprendre les médias)*, un des livres les plus populaires de McLuhan, le *Canadian Journal of Communication* lui a consacré un numéro spécial. La même année, une importante biographie est publiée (*The Medium and the Messenger*, par Philip Marchand, Random House).

LIVRES

MCLUHAN

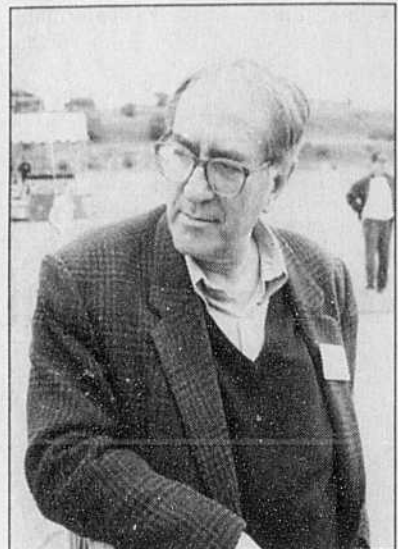
Les inforoutes donnent un nouveau sens au concept de village global

MIRON

MIRON
SUITE DE LA PAGE D 1

substance. D'où son recours forcené, quasi désespéré à la parole.

Un jour, tard dans la nuit, alors que la conversation se prolongeait, que les autres étaient partis ou étaient allés se coucher, nous sommes restés seuls. Je l'écoutai à nouveau faire le récit de son enfance, de son adolescence. Je lui ai alors suggéré d'inscrire ce récit et il semblait acquiescer. S'il ne l'a pas fait c'est que, pour lui, le récit se déroulait et se disait dans un continu présent. Miron ne s'arrêtait jamais de vivre l'instant dans le mouvement. Revivre le récit sans jamais le répéter, était sa manière de vaincre le temps. Dans sa perpétuelle marche à l'amour, le passé et l'avenir se confondaient dans une présence qui était l'instant mais aussi l'éternité.



Gaston Miron

ARCHIVES LE DEVOIR

MCLUHAN

SUITE DE LA PAGE D 1

Puis les événements vinrent donner un coup de pouce à la postérité de McLuhan. La fin de la guerre froide et le souffle unificateur, de l'esprit de 1990 redonnèrent une nouvelle force à cette formule poétique, évoquant une utopie: le «village global».

Par la suite, il y a moins de cinq ans, émerge un nouveau média qui grandit en mode «fast forward»: les inforoutes. L'internet «qui changera tout» donnait soudainement une actualité sans précédent à l'autre formule célèbre de McLuhan, «le médium est le message». Bref, le devin médiatique, même mort, n'avait d'autre choix que de reprendre du service.

Les indices

Nulle surprise, donc, de lire Lewis Lapham, qui signe la nouvelle édition de 1994 de *Understanding Media*, à MIT Press: «Une bonne partie de ce que McLuhan a dit est davantage pertinent aujourd'hui qu'en 1964.»

Un an plus tôt, en 1993, aux éditions HMH Hurtubise, on avait présenté les commémorations. *Pour comprendre les médias*, dans la traduction de Jean Paré (le rédacteur en chef de *L'actualité*), était intronisé dans le format poche de la Bibliothèque québécoise, avec une préface de Florian Sauvageau.

Autre preuve: Eric McLuhan attire notre attention sur le véritable cyberculte dont son père fait l'objet sur le W3, où des milliers de sites le célèbrent. Depuis plus de deux ans, lui-même dit être sollicité comme jamais pour donner entrevues, conférences,

etc. (Il est coauteur d'un ouvrage posthume de McLuhan, *The Laws of Media*). Il ajoute: «Des rééditions des œuvres de Marshall sortent à un rythme incroyable; il y a multiplication des livres portant sur son œuvre.» L'an dernier, on a édité un important recueil, comprenant des conférences inédites, des chapitres de livres, *The Essential McLuhan* (Stoddart, 1995). William Hanna, représentant des éditions Stoddart, affirme que les demandes internationales sont croissantes pour ce livre. À l'hiver, on pourra le trouver aux États-Unis. Et il est déjà paru en cinq langues, dont le chinois. Hanna annonce aussi qu'une nouvelle biographie de McLuhan sera publiée sous peu.

À l'université

Marshall McLuhan a toujours entretenu des rapports difficiles avec le monde universitaire. Or une modeste incursion, «qualitativement importante», s'y effectuerait, selon Jean Mercier. Ce directeur du département de science politique de l'Université Laval a étudié — et rencontré — le «maître». Signataire d'un texte du recueil *Who Was Marshall McLuhan?*, ouvrage dont la famille McLuhan était responsable, il observe que l'on «cite McLuhan de plus en plus chez les intellectuels qui se penchent sur notre époque, notamment les post-modernistes, comme David Harvey et Barry Smart. Il est aussi cité plus souvent qu'il y a sept ou huit ans. Dans ce sens-là, il y a un retour». McLuhan, précurseur du postmodernisme? Selon Mercier, c'est clairement le cas. Le professeur de Laval voit notamment de McLuhanisme qui s'ignore

chez un penseur français en vogue comme Michel Maffesoli. En fait, on pourrait constituer une véritable liste d'héritiers avec les Debray, Edgar Morin, Attali, de Rosnay. «Les Français ont beaucoup puisé chez mon père», affirme Eric McLuhan. Et que dire, du côté américain, des Rushkoff, Negroponte et Paglia?

Evidemment, au sanctuaire même du McLuhanisme, à l'université de Toronto, Derrick de Kerckhove, professeur de français et directeur du McLuhan Program on Culture and Technology, est bien heureux. Lui qui a gardé le fort (et la foi) durant les années difficiles connaît depuis un an un grand succès avec son livre *The Skin of Culture* (Somerville House), bientôt lancé aux États-Unis par une importante maison d'édition. «McLuhan nous permet de voir que les médias numériques sont des extensions physiques du système nerveux humain. Une telle extension transforme notre façon de penser.» Selon le professeur, plutôt optimiste, la télé nous avait redonné contact avec notre corps, et l'interconnexion des ordinateurs créera des intelligences collectives qui contrebalanceront les effets massificateurs du médium télévisuel.

Le Québec résiste jusqu'à maintenant à la nouvelle vague McLuhan. Chez HMH Hurtubise, on confirme que les ventes de *Pour comprendre les médias* se maintiennent, depuis 1993, à un niveau meilleur que dans les années 80 mais qu'elles demeurent modestes annuellement (moins de 1000 exemplaires). À l'université, les étudiants ne semblent pas très attirés par McLuhan, selon Patrick

Roy, étudiant en communications à Laval, qui prépare une thèse sur McLuhan et se dit plutôt isolé. Pour ces raisons, Jean Paré refuse l'hypothèse d'un retour: «Selon moi, il n'y a même jamais eu de chute d'intérêt.» Toujours à l'affût de ce qui se dit sur McLuhan, il n'a rien noté récemment qui lui suggère une telle chose. Selon lui, il faut demeurer très prudent face aux affirmations de ceux qu'il nomme les «fonctionnaires de McLuhan».

Il y a un an, pour enchanter le cyberspace, *Wired* a cédé à la tentation de l'exhumation. Ce geste répondait sans doute à une urgence de penser notre écriture dans un nouveau monde. Notre écrivain-prophète-poète, qui avait sondé inlassablement le monde tourmenté des années 60, le permettait. Voilà qui révèle sans doute une anxiété commune aux années 60 et aux années 90, reliée au défi



Marshall McLuhan.

ARCHIVES LE DEVOIR

d'approprier un nouveau mode de communication.

Au reste, l'engouement actuel vient confirmer une chose que peu osent nier aujourd'hui: McLuhan résistera à l'épreuve du temps et est par conséquent un «classique».

CINÉMA

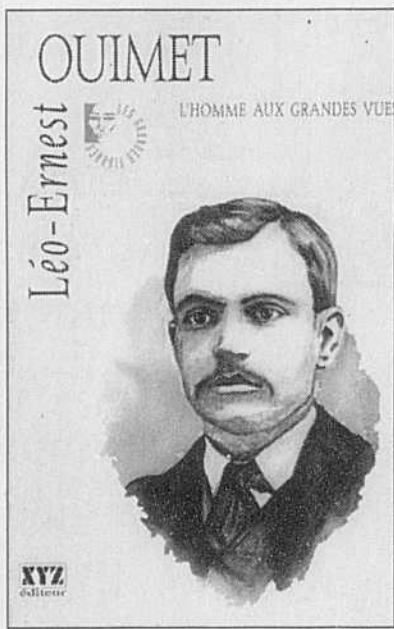
L'homme des premières images

LÉO-ERNEST OUMET

L'HOMME

AUX GRANDES VUES
Mathieu-Robert Sauvé
XYZ, Montréal, 1996, 213 pagesODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Chaque pays a ses pionniers du cinéma, des pionniers qui ont connu souvent une fin obscure et qu'on redécouvre après coup, une fois qu'ils ont disparu, en leur tirant un trop tardif coup de chapeau. Léo-Ernest Oumet est de ceux-là, lui qui est mort à 94 ans à Montréal en 1972, anonyme, oublié d'à peu près tout le monde, sauf de rares historiens de cinéma, d'autant plus oublié qu'un seul des films qu'il a tournés, un *home movie* sur ses enfants, a survécu. Maigre legs pour nourrir la postérité. Mais Léo-Ernest Oumet fut plus qu'un cinéaste: un véritable pionnier du septième art sur toute la ligne, lui qui fit ses débuts dans les «petites vues» comme technicien, électricien surdoué, projectionniste, fasciné par les



sont tombées tant de salles de répertoir. Il fut aussi un homme d'affaires prospère, roulant carrosse avec ses maîtresses. Au début du siècle, il fonda la Oumet Film Exchange, distributeur exclusif des films d'Edison pour l'est du pays, producteur et diffuseur de premier plan, père des courts métrages d'actualité, adversaire du clergé qui n'aimait point que le cinéma vienne distraire ses ouailles le jour du Seigneur, ce qui les opposa en un retentissant procès. Récipiendaire en 1951 du Canadian Film Award, acclamé des mains de Mary Pickford. Ô les beaux jours!

La cinéaste fit sa gloire et sa déchéance, car les procès, les poursuites, les pertes financières l'accablèrent à la ruine, à cette pitoyable fin de carrière derrière un comptoir de la Commission des liqueurs, minable emploi lui évitant la totale clochardisation.

Un livre populiste

Mathieu-Robert Sauvé lui consacre un livre, parcours de vie qui remonte à la source de son ascension comme de sa déchéance. On peut reprocher au livre un style trop populiste, facile, volontairement accrocheur, destiné sans doute à une clientèle adolescente, mais sur le plan littéraire sans grand intérêt. En terme de dialogue, le biographe a dû imaginer des conversations, ce qui ajoute un parfum de fiction à l'affaire.

Mais l'auteur s'est documenté. Et il n'a pas voulu laisser de côté les coins d'ombres moins honorables de la vie de son modèle. Ni très bon mari, ni très bon père, on saura tout de ses écarts de conduite avec la comédienne française Eugénie Vertueil, ses absences à la naissance ou à la mort de ses enfants.

En fond de décor, l'époque revit, avec les premiers pas du cinéma dans les parcs d'attraction au milieu des numéros forains, les débuts ambulants des projectionnistes — tel ce vicomte de Hauterive qui se promenait avec ses films et sa maman pour montrer les petites vues nouvelles. Et l'ascension fulgurante de l'électricien de talent qu'est Oumet, petit gars de l'Est qui développe son propre projecteur, puis sent que le septième art a de l'avenir, prend des risques, doté d'un vrai talent d'entrepreneur, flairant les besoins du public montréalais, lui offrant une vraie salle spécialisée avant tout le monde dès 1906, mettant des sous-titres français aux films anglais, ajoutant la réalisation aux cordes de son arc: des scènes montréalaises croquées sur le vif d'abord, puis le Congrès eucharistique de 1910, enfin le long métrage. Seul Canadien à être invité à la table des Fox, Warner, Méliès et compagnie à Chicago lors de la réunion mondiale des producteurs de films, assistant plus tard à la naissance d'Hollywood, où il emménagera un temps et tourna *Why Get Married*. Après la gloire, le déclin, le feu mis à l'œuvre cinématographique entière de Léo-Ernest Oumet, avec sa permission. Les films du début étaient souvent non perçus comme des œuvres à part entière, même par leurs auteurs. Ainsi passe la gloire du monde.

possibilités que ces images multiples offraient au public.

Nous est longtemps resté de lui son Oumetoscope, le premier cinéma au pays, qui surnagea dans l'est de Montréal avant d'être englouti il y a quelques années dans le gouffre où

LIVRES PRATIQUES

Mieux vivre

RENÉE ROWAN

ÉCHOS DE DEUX GÉNÉRATIONS

Sophie Giroux et Benoît Lacroix
Le Jour éditeur, Montréal, 1996, 192 pages

Un livre écrit à quatre mains par une mère de famille de 30 ans et un père dominicain qui a derrière lui 55 ans de sacerdoce et dont la réputation n'est plus à faire. Un livre qui prend la forme d'une conversation sur des sujets tantôt légers, tantôt graves, et qui nous concernent tous comme l'amour, l'amitié, la solitude, la musique, la spiritualité ou la mort. L'idée est originale, le propos intéressant, mais il aurait gagné à être épuré de certaines réflexions à caractère spontané qui ont parfois un petit côté mièvre.

LIBERTÉ DANS LA RELATION AFFECTIVE

Colette Portelance
Les Éditions du Cram inc., Montréal 1996, 283 pages

Cet ouvrage sur la liberté dans la relation affective est le résultat d'expériences personnelles et professionnelles vécues par l'auteur dont les deux livres précédents, *Relation d'aide et amour de soi* ainsi que *La Communication authentique* ont connu le succès. Ce livre s'adresse à ceux et celles qui vivent des relations affectives non satisfaisantes avec leurs enfants, leurs parents, leur conjoint ou leurs amis. Pour permettre une démarche personnelle, la psychologue a intercalé au texte des exercices de réflexion et de mise en pratique.

LES 22 LOIS INCONTOURNABLES DU BIEN-ÊTRE

Greg Anderson
Traduit de l'américain par Manuela Dumay
Éditions Vivez Soleil, Genève, 1996, 238 pages

«Le bien-être est un choix, c'est décider de tendre vers une vie optimale et une vie vécue à fond», affirme d'entrée de jeu l'auteur qui a déjà publié *Le Vainqueur du cancer*, vite devenu un best-seller. Il nous revient cette fois avec les 22 lois fondamentales qui, selon lui, gouvernent le succès et l'échec dans la poursuite du bien-être absolu. Des règles de vie destinées à ceux et à celles qui veulent prendre leur vie en main.

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH

René Roy
Novalis, Ottawa, 1996, 143 pages

Entrée facile, sortie difficile, tel est le sous-titre de cet ouvrage qui a pour but de répondre aux interrogations les plus fréquentes que chacun de nous se pose à un moment ou l'autre, surtout lorsque quelqu'un de notre entourage est devenu Témoin de Jéhovah. L'auteur, qui a collaboré à la mise sur pied du Centre Info-Ressources des ex-Témoins de Jéhovah, suggère des attitudes à adopter avec le nouvel adepte, devant les tensions engendrées par son comportement. Il présente aussi des moyens de l'aider à s'en sortir lorsqu'il n'en peut plus. Finalement, ce prêtre du diocèse de Québec qui, pour réaliser son mémoire de maîtrise en théologie, a dû fouiller la question, s'adresse aussi aux ex-Témoins de Jéhovah, les exhortant au respect, à l'amitié et à l'amour.

DÉVELOPPEZ UNE MÉMOIRE EXCEPTIONNELLE

Harry Lorayne
Traduit et adapté de l'américain par Olivier Clerc
Éditions Jakin, Étoile-sur-Rhône, 1996, 218 pages

«Il n'y a pas de mauvaise mémoire, seulement une mé-

moire non entraînée», affirme l'auteur de cet ouvrage traduit en 18 langues, publié à huit millions d'exemplaires. Connu comme l'homme à la mémoire la plus phénoménale, Harry Lorayne peut mémoriser en vingt minutes les noms et visages de 400 personnes avant une représentation... Sa méthode vaut sûrement un essai!

COMMENT PUBLIER

VOTRE LIVRE

Daniel Bertrand
Les Presses du Parc-Lafontaine,
Montréal, 1996, 130 pages

La publication à compte d'auteur a ses secrets et doit obéir à certaines règles si l'on souhaite voir son livre en librairie. Ce guide simple et pratique vous enseignera, entre autres, comment ouvrir votre propre maison d'édition; comment enregistrer vos droits d'auteur et où vous procurer votre numéro ISBN; comment préparer vos épreuves; comment choisir l'imprimeur et le distributeur. L'auteur note que si on n'a publié que 500 exemplaires environ, on n'a qu'à en vendre de 100 à 200 pour récupérer sa mise de fonds.

VISUELS ET AUDITIFS

Dr Raymond Lafontaine
Éditions du Trécaré, Saint-Lambert, 1996, 197 pages

Ce qui apparaît important à l'auteur de cet ouvrage, ce n'est pas tant de voir que l'on est un visuel (toute personne influencée d'abord par ce qu'elle voit) ou un auditif (toute personne influencée d'abord par ce qu'elle entend), mais de se rendre compte que l'autre est différent de soi. Un livre utile à toutes les personnes qui souhaitent mieux se connaître et apprendre à composer avec l'autre en tenant compte à la fois de sa personnalité et de la conjoncture. En annexe, on trouve le questionnaire développé et utilisé par l'auteur pour identifier le profil auditif ou visuel.

L'ÉLÉGANCE MISE À NU

Hélène Pâquet
Les Éditions Logiques, Montréal, 1996,
336 pages

Quoi, comment et où acheter? Comment agencer au mieux ses vêtements? L'auteur passe en revue tous les éléments de la garde-robe féminine, donnant au fil de cet exercice des informations utiles pour mieux acheter, essayer et assortir. L'élégance, soutient-elle, c'est une affaire d'imagination, d'ingéniosité et d'état d'esprit plus que de fringues et d'accessoires. Un guide sans prétention, écrit avec humour et utile pour qui s'intéresse à la chose.

L'ADOPTION: LES ACTEURS ET

LES ENJEUX

AUTOUR DE L'ENFANT

Françoise-Romaine Ouellette
Les Presses de l'Université Laval, Québec,
1996, 119 pages

Un livre d'actualité qui sort des sentiers battus et apporte un éclairage nouveau et percutant sur l'évolution des pratiques récentes en adoption, notamment d'adoption internationale. L'auteur, qui est anthropologue et professeure à l'INRS-Culture, montre comment s'organise cette forme de circulation d'enfants, en fonction de quelles valeurs et de quels intérêts. Elle met en évidence l'impact radical de l'adoption sur l'identité de l'enfant adopté, tout en tenant compte de la protection de l'enfance et de la réalisation d'un projet parental. Elle souhaite qu'on s'intéresse davantage au point de vue des enfants eux-mêmes (quand les nombreux adoptés des dernières années arriveront à l'adolescence) et au point de vue des familles d'origine.

BEST-SELLERS



Librairie Garneau

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
2. FLAME, Lise Blouin Dalosto — éd. Quebecor
3. LE CERCLE DE MORT, Guy Fournier — éd. de l'Homme
4. LE PRINCE DU GEYSER, Stéphane Bourguignon — éd. Québec/Amérique
5. LE CHEMIN SAINT-JACQUES, Antonine Maillet — éd. Leméac

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. GABRIELLE ROY, UNE VIE, François Ricard — éd. Boréal
2. BOUM BOUM GEOFFRON, Stan Fischler — éd. de l'Homme
3. QUAND JE SERAI GRANDE, JE SERAI SAGE, Andrée Boucher — éd. Libre Expression

ROMANS ÉTRANGERS

1. JOYEUX NOËL, MERRY CHRISTMAS, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
2. MALVEILLANCE, Danielle Steel — éd. Presses de la Cité
3. DES CHRÉTIENS ET DES MAURES, Daniel Pennac — éd. Gallimard
4. LE MONDE PERDU, Michael Crichton — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. DIEU UNE BIOGRAPHIE, Jack Miles — éd. Robert Laffont
2. LE SOURIRE DE L'ANGE, Jeanne Bourin — éd. Desclée de Brouwer/Julliard
3. LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS, John Gray — éd. Logiques

LIVRE JEUNESSE

1. LA GALÈRE D'OBÉLIX, Albert Uderzo — éd. Albert René

LIVRES PRATIQUES

1. LE GUIDE DU VIN 97, Michel Phaneuf — éd. de l'Homme
2. VILLAGES PITTORESQUES DU QUÉBEC, Yves Laframboise — éd. de l'Homme

LE COUP DE CŒUR

1. VILLENEUVE, MA PREMIÈRE SAISON EN FORMULE 1, Jacques Villeneuve — éd. de l'Homme

1691, rue Fleury Est, Montréal (Québec) H2C 1T1
Tél. : (514) 384-9920 Téléc. : (514) 384-9546

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

ESSAIS POLITIQUES

Le lendemain de la veille

L'ambivalence pour qualifier la société québécoise

LE GOÛT DU QUÉBEC — L'APRÈS-RÉFÉRENDUM 1995

Collectif sous la direction de Marc Brière
Hurtubise HMH, Montréal,
1996, 260 pages

LANGUES, CULTURES ET VALEURS AU CANADA À L'AUBE DU XXI^e SIÈCLE

Collectif (français-anglais) sous la direction de André Lapierre, Patricia Smart, Pierre Savard
Conseil international d'études canadiennes et Carleton University Press, Ottawa, 1996, 360 pages

GILLES LESAGE DE NOTRE BUREAU DE QUÉBEC

Des lendemains qui grincent... ou qui chantent? Ce sous-titre interrogatif au collectif imaginé et mené à terme par le juge Marc Brière est on ne peut plus explicite. Car «le lendemain de la veille», pour reprendre la belle formule de Claude Corbo, l'un des 18 auteurs, est plutôt grinçant que chantant.

La peur règne maintenant dans les deux camps, peur de l'autre, de soi, de l'avenir

Comme dans tout recueil du genre, il y en a à peu près pour tout le monde dans ces textes, de longueur et d'importance inégales, aptes à alimenter la réflexion post-référendaire des Québécois. L'exercice, quoique non concluant, en valait la peine, ne serait-ce que pour évaluer l'ampleur du fossé et de la tâche à accomplir pour le combler. La bonne volonté est évidente, manifeste; mais les solutions, à peine esquissées, ne s'écartent pas, ou si peu, de ce que la plupart des auteurs proposent déjà dans d'autres forums. Ce qui est intéressant, c'est que plusieurs d'entre eux aient accepté d'en discuter ensemble.

La peur règne maintenant dans les deux camps, peur de l'autre, de soi, de l'avenir, signale le sociologue Guy Rocher dans sa préface. C'est cette peur qui est aujourd'hui le plus à craindre. «Cet ouvrage se veut à la fois une réponse à la peur et un geste d'appel au dialogue. Il se présente comme un effort d'ouverture à l'autre, en réunissant des contributions venant de différents horizons, exprimant la diversité (ou la divergence) des options. Atteindra-t-il cet objectif? En lisant ces textes, chacun en jugera.»

M. Rocher signale, ainsi que les textes le font ressortir, qu'entre les souverainistes et les fédéralistes, «les interprétations données aux mêmes faits, événements, symboles sont devenues de plus en plus divergentes. Les arguments opposés se croisent, presque sans se heurter». Une des causes profondes de cet écart grandissant réside dans le malentendu identitaire engendré par la définition multiculturelle du Canada, estime le préfacier. «Le Québec n'est pas moins pluraliste d'esprit et de cœur que le reste du Canada, mais veut l'être autrement.» (L'historien Claude Couture, dont *Le Devoir* a recensé l'essai sur Trudeau, samedi dernier, dit exactement la même chose.)

Minorité et souverainistes

La plupart des souverainistes, dont il fait partie, adhèrent à l'idée d'un Québec qui, majoritairement francophone, sera respectueux des droits acquis de sa minorité anglophone et de la vitalité des différentes communautés ethniques, écrit M. Rocher. Mais cette évolution du nationalisme, d'abord ethnique, s'appuyant désormais sur le territoire, n'est ni connue ni reconnue par un trop grand nombre de nos compatriotes de langue anglaise.

Les malentendus, profonds, sont mis en exergue par le professeur Michael Oliver qui, incapable d'une préface classique, s'est laissé convaincre de faire une antiphrase. Il y exprime son désaccord, même «un mouvement de recul», à la lecture du parti-pris indépendantiste du recueil, de

l'omission flagrante de 40 % des franco-Québécois qui ont voté NON, et de la «simplification outrancière» des tenants du OUI.

Très critique, donc, M. Oliver n'en évoque pas moins, lui aussi, la «transition» en cours au Québec, ce «processus laborieux qui consiste à faire d'une minorité francophone pleine de griefs une majorité québécoise ouverte, réceptive et équitable, et à transformer des anglo-Québécois préalablement dominateurs en citoyens québécois pleinement participants. Que la séparation ait lieu ou non, ces transitions-là sont d'une importance cruciale pour la démocratie au Québec.»

Le juge Brière ne le signale pas, mais il a eu peine à trouver un préfacier — fut-il contre — et, pas de veine, le nom de M. Oliver a été francisé (Olivier), tandis que les notes biographiques le concernant ont été oubliées à l'impression. En revanche, il y a des notes relatives à trois Charles Taylor, Panayotis Merlopoulos), qui ont probablement fait faux bond en cours de route. Ils ont par contre signé la déclaration conjointe du printemps dernier, de même que Claude Forget et Françoise David, qui ne signent pas non plus de texte personnel. Ces aléas habituels font d'une publication collective une aventure périlleuse dont le principal mérite revient à l'instigateur.

Ici, M. Brière, l'un des premiers supporters de René Lévesque et du MSA, dont les affinités avec Jean du Pays sont évidentes, n'en a que plus de mérite. Échanger, discuter, débattre le terrain, mesurer les écarts qui nous séparent, n'est-ce pas, en toute matière, un exercice salutaire? Décortiquer les termes dont on abuse n'est pas non plus inutile. Et quand ils ne sont pas satisfaisants, pourquoi pas de bons néologismes. M. Brière — ou Jean du Pays? — en concoctent de bon cru, dont l'un pour le nationalisme québécois, qualifié par lui de «patriotisme». Et en conclusion, plutôt que de reprendre le cliché des «deux solitudes» québécoises, il parle de «multisolidité» des diverses communautés qui forment la société québécoise.

Une compréhension réciproque

Entre la patrie nouvelle de la majorité, la solitude désespérante des autres, que faire? De l'humour, comme Myra Cree, ou même comme l'auteur de *Pur coton*, récent lauréat du prix Léon-Gérin 1996, Henry Mintzberg, qui finit par une question essentielle. Serons-nous capables de mettre de côté les théories politiques assez longtemps pour apprécier la compréhension réciproque que nous avons construite ici? Sommes-nous vraiment prêts à tout laisser tomber? «Comprendre la situation, être conscient du bagage historique que nous portons tous est déjà un pas vers le respect mutuel», ainsi que l'écrit Julien Bauer.

Respect des autres, c'est notre chance de trouver une réponse. À quoi Claude Corbo ajoute son grain de sel, lui aussi avec une formule choc. Le Canada, dit-il, a le choix entre la surconquête, vers laquelle il se laisse doucement dériver, et la reconnaissance du Québec réel. Sinon, ce sera la résistance et la rupture.

L'ambivalence est un terme qui revient souvent pour qualifier la société québécoise, de même que la nécessité de définir d'abord un projet de société avant de s'attaquer aux structures et, par-dessus tout, la légitimité des deux options et, donc, l'interdiction de l'intégrisme.

Il y a donc urgence. Amorcé par un juge de bonne volonté, le dialogue doit, certes, se poursuivre et s'amplifier. Que souhaiter de mieux en cette période des Fêtes?

Autre élément de réflexion pour les «canadianistes», l'autre recueil sur les langues, cultures et valeurs fait écho à un colloque tenu en juin 1995, à Ottawa. Il fait largement état de ce que le chercheur Pierre Antcl appelle «le choc de la pluralité» québécoise, et des fascinantes tensions linguistiques.

Entre l'éclatement et la dispersion, la recherche de l'identité nationale est-elle, en cette fin de siècle, une utopie?

RAYMOND GIRARD
Largo, Paris, Éditions Denoël,
1996, 366 pages

Né au Québec en 1936, Raymond Girard a intégré le monde de la marine marchande britannique à l'aube de ses vingt ans pour un périple qui ne devait plus le ramener chez nous.

Après avoir parcouru le monde, il s'établirait plutôt en France, au début des années 60, œuvrant à titre de correspondant de guerre pour la télévision française. Avec son premier roman, *Largo*, premier volet d'une tétralogie promise par son éditeur, M. Girard nous livre vraisemblablement une version romancée de quelques-unes de ses premières expériences les plus marquantes.

En cette journée que l'on espère de tout repos au cœur des grandes célébrations des Fêtes, si la perspective vous sourit de plonger dans les aventures d'un héros digne d'avoir inspiré James Bond à Ian Fleming, alors ne boudez pas votre plaisir. A moins d'éprouver une allergie sérieuse aux héros plus grands que nature, aux scènes de bagarres de mecs et d'enfournage de prostitués, tous les lecteurs trouveront sans doute ici quelque occasion de se régaler.

Le roman s'ouvre en 1952, alors que le narrateur s'embarque dans le port de Montréal sur son premier navire, le *S.S. Sun Dancer*, après avoir fait ses classes avec succès à l'école de la marine marchande.

Se liant instantanément d'amitié

avec le seul autre francophone de l'équipage, un gaillard balafre de trente ans qu'il surnomme Largo, notre jeune héros, lui-même affublé du surnom de Sparky (à l'instar de tous les officiers radio de la marine britannique qu'on appelait ainsi à cause des étincelles — sparks — qui fusent sur l'antenne lors de la transmission d'un message), n'entreprend pas son voyage à la légère. Il est clairement animé d'un double désir: d'une part celui de connaître un destin digne des grands aventuriers croisés dans ses incursions cinématographiques et littéraires; de l'autre, la nécessité de rompre définitivement les attaches avec son pays. «C'en était fini de cette vie-là. Quelque chose d'autre s'ouvrait devant moi. Je regardai défilier le long des berges gelées du Saint-Laurent cet amas confus de souvenirs comme des icebergs à la dérive, ce qu'on appelle le passé. Non, je ne reviendrais plus jamais. Quand le navire ralentit pour laisser descendre les pilotes au large de Lâ-Bas, je n'eus même pas un pincement au cœur, ça viendrait beaucoup plus tard.»

La petite ville de garnison qui l'a vu vivre à travers l'enfance et l'adolescence n'est pas autrement désignée que par ces deux mots, étonnants et tragiques, *Lâ-Bas*, qu'on devine en partie choisis pour épargner les lecteurs français ignorants de notre géographie (C'est quoi ça *Bagoville*?), mais surtout pour marquer l'énormité du drame qui pousse le narrateur à s'exiler du Québec. À ce propos, le jeune homme est avare d'explications, ne livrant que trois ou quatre indices (mais de taille) sur son lourd passé: l'épisodique présence d'une mère détestée, l'absence d'un père idolâtré, le spectre d'un oncle violent et sans scrupules (mort assassiné), puis quelques années de tendresse entre les bras des deux seules amies, Conchita et Tina, déesses de l'Auberge du lac, le bordel

Un sens aigu du romanesque

Un héros digne des aventuriers de Jack London, de Blaise Cendrars, de Saint-Ex., dont les livres constituent le bagage le plus précieux

de la ville.

Le *S.S. Sun Dancer* n'a qu'à bien se tenir.

Sparky vient d'arriver, et il n'est pas une embûche à venir qui lui semble plus insurmontable que celles qu'il a subies déjà dans sa courte vie. Ni celles que lui promet le commandant du navire, Marley, haut-gradé matiné d'Indien et d'Écossais dont la cruauté et l'ivrognerie sont sans limites. Ni celle que lui tend bientôt le chef mécano, encouragé par le commandant, et qui se clôt sur un combat dramatique laissant Sparky à moitié aveugle (l'œil désormais couvert d'un bandeau de pirate) et son adversaire dans le coma. Ni les dangereux soubresauts de la mer. Ni les corps à corps tantôt brutaux tantôt quasi mystiques qui le lient à l'une ou l'autre prostituée retrouvée à chaque escale.

Sparky est un héros plus grand que nature. Un croisement des John

Wayne, Errol Flynn, Humphrey Bogart qui dressent leur monument dans son imaginaire, comme autant d'exemples de force, de séduction, de braves solitudes. Un héros digne des aventuriers de Jack London, de Blaise Cendrars, de Saint-Ex., dont les livres et ceux de quelques autres (on cherchera en vain Henry Miller, qui n'aurait pourtant pas désapprouvé certaines scènes...) constituent le bagage de Sparky le plus précieux à bord. Un être «épris de beauté et de raffinement, mais prêt à tout instant à fondre avec ses cavaliers sur la ville assoupie, à passer par le fil de l'épée tous ses habitants avant de disparaître à nouveau dans la steppe.» Comment ne pas l'aimer?

Lorsque le *Sun Dancer* fait naufrage au large des côtes du Venezuela (il faut voir Sparky plonger le dernier hors du navire avant que ne s'enfoncent l'épave), Sparky et Largo sont recueillis par l'homme le plus riche de l'Amérique latine, qui s'empresse à leur offrir les commandes de son nouveau yacht. On devine la suite. Derrière sa façade de navire-école

colombien, le *Dona Inès* est une bombe à retardement. Affrété d'abord au transport d'armes vers les maquis castristes — une bonne action à laquelle participe même la C.I.A., à cette lointaine époque, qui désire alors plus que tout se débarrasser de Batista pour voir Castro prendre le pouvoir — le navire colombien remplit bientôt le véritable rôle pour lequel il a été conçu par son propriétaire, le sénateur Bénitez, le baron colombien de la drogue...

Quand Sparky s'aperçoit que la seule aventure qui l'intéresse désormais, le seul élément véritablement essentiel de sa vie, est de solidifier son union avec la femme qui vient de rentrer dans sa vie comme un bulldozer, c'est trop tard. Voilà qu'il est aspiré dans un tourbillon de drames dont personne ne peut plus sortir gagnant.

Sauf lui, sans doute. On est un héros ou on ne l'est pas...

Sans blague. M. Girard à 60 ans maintenant, et si l'on ne doute pas un instant qu'il a vécu une foule d'aventures profondément marquantes, on ne doute pas non plus qu'il a un sens aigu du romanesque, qu'appuie une plume tout aussi habile à se tremper dans les méandres de la misère, que dans les emportements du corps, les rêves et les mauvais coups des hommes.

«Je me rendis compte que toute ma vie j'avais été engagé dans un marathon d'angoisses sans cesse renouvelées, une peur ancienne passant le témoin à une inquiétude nouvelle, et que l'âge d'homme n'en marquait nullement la ligne d'arrivée», écrit le narrateur.

On sera ravi de suivre le reste de sa course.



Julie Sergent

Le narrateur s'embarque sur son premier navire, le S.S. Sun Dancer, après avoir fait ses classes avec succès à l'école de la marine marchande

Champigny

Toujours premier!

10% d'escompte aux 60 ans et + tous les mardis sur les produits à prix ord. sauf les revues.

18.95\$ ord. 22.95\$
La Liberté dans la relation affective
Colette Portelance
Éd. du Cram

24.95\$ ord. 34.95\$
RENAULT
VILLENUEVE
Ma première saison en Formule 1
éd. de l'Homme

17.95\$ ord. 22.95\$
C.D. FRED FORTIN
Select

6.50\$ ch. ord. 7.95\$ ch.
COLLECTION CARROUSEL
(20 titres disp.)
éd. Héritage

17.95\$ ord. 22.95\$
C'est pour mieux l'aimer, mon enfant
Avec un livre
Détail de la mort

9.95\$ ch. ord. 14.95\$ ch.
C'EST POUR MIEUX L'AIMER, MON ENFANT
DÉTAIL DE LA MORT
éd. la courte échelle

52.95\$ ch. ord. 69.95\$ ch.
Desserts à l'assiette
COLL. PRESTIGE DES GRANDS CHEFS
(4 titres disp.)
éd. St-Honoré

13.95\$ ch. ord. 17.95\$ ch.
CHAIR DE POULE
éd. Héritage

7.99\$ ord. 9.95\$
13 MORTS SUSPECTES
éd. Héritage

3.95\$ ch. ord. 4.95\$ ch.
LES GRENOUILLES
OLIVIER NE SAIT PAS
ALBUMS JEUNESSE
éd. la courte échelle

19.95\$ ord. 24.95\$
mes Recettes en Fête
éd. École Active

14.95\$ ch. ord. 19.95\$ ch.
DENTELLES LAVANDE
COLL. REFLETS DU PASSÉ
(3 titres disp.)
éd. Soline

38.95\$ ord. 54.95\$
LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1997
LE PETIT LAROUSSE 1997 ILLUSTRÉ EN COULEURS
éd. Larousse

Prix en vigueur du 28 déc. 96 au 3 jan. 1997

Champigny
4380, Saint-Denis, Mtl
Ouvert 7 jours de 9h à 22h
Station Mont-Royal
(514) 844-2587

SUCCURSALES
371, Laurier ouest, Mtl
Ouvert 7 jours de 8h à 22h
(514) 277-9912

Carrefour Angrignon
Centre Laval
Mail Champlain
(514) 365-4432
(514) 688-5422
(514) 465-2242

Gratuit, entrée rue Drolet

LIVRES ET MÉDIAS

Radio. À l'émission *Le Temps perdu*, dimanche à 15h, à la chaîne culturelle FM de Radio-Canada, Stéphane Lépine se penche sur Montaigne en compagnie de Madeleine Lazard, auteur d'une biographie du célèbre essayiste parue chez Fayard, de Robert Melançon et du comédien James Hyndman.

Télévision. À *Sous la couverture*,

dimanche à 16h à la télévision de Radio-Canada, Mario Roy commente *Anna Brailé* une shot de Georges Dor et *Dialogue en ruine* de Laurent Michel Vacher et Pascale Navarro critique *Baise-moi* et *Les Chiennes savantes* de Virginie Despentes. Aussi: *Un pont entre les deux rives* d'Alain Leblanc et *Rouge décanté* de Jeroen Brouwers.

accueil
choix
emballages-cadeaux
de 9h à 22h
362 jours par année
LIBRAIRIE HERMÈS
1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-5669 téléc.: 274-5660

L I V R E S

BEAUX LIVRES

À table

Une fin d'année sous forme de gourmandises

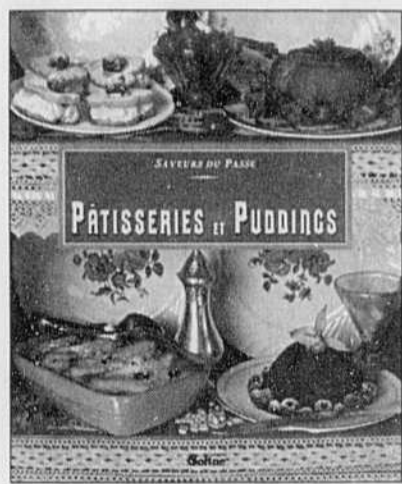
LA JOURNÉE CHOCOLAT
100 RECETTES POUR UNE
JOURNÉE GOURMANDEYannick Lefort
Hachette, Paris, 1996, 183 pages

Yannick Lefort a la passion du chocolat. Elle fut la première grande rencontre gustative de sa vie. Il en parle comme d'un tourbillon de plaisir et d'une école de bonheur. «Chaque palais peut trouver chocolat à son goût», estime-t-il. Et chaque moment du jour aussi. Certaines recettes à ses yeux inacceptables le matin au réveil réclament le retour du théâtre après minuit. En bref, ce chef gourmet du cacao invite le lecteur à se nourrir exclusivement de chocolat sous ses formes les plus raffinées.

En un livre de recettes fort bien illustré, il dévoile les recettes du coulis cacao, du diplomate au chocolat et aux orangettes, de la dacquoise aux noisettes, du mont-blanc, des macarons lisses et autres bouchées exquises, telles les tagliatelles de chocolat aux agrumes ou le pigeon guajana. Sans oublier les larmes intenses (en forme de larmes) reposant sur leur lit de crème anglaise, le délice de Bahia, et plus sophistiqué encore, les tartes fines aux pommes chocolâtées au camembert ou la nage de poires et de chocolat en

chaud-froid. Et si vous n'êtes pas convaincu par sa démonstration écrite, les alléchantes photographies accompagnant chaque mets sauront exciter efficacement vos papilles gustatives.

Odile Tremblay

SAVEURS DU PASSÉ
PÂTISSERIES ET PUDDINGSAmelia Swann
Éditions Soline, France 1996, 41 pagesSAVEURS & TERROIRS
D'ALSACECollection conçue et dirigée
par Philippe Lamboley
Photographies de Philippe Barret
Hachette, Paris 1996, 158 pages

L'époque victorienne nous ramène immédiatement en l'Angleterre, et qui dit Angleterre pense aussitôt aux régions de Cornouailles, du Kent et du Yorkshire, et évidemment qui dit Yorkshire dit puddings. Là on arrive enfin au sujet qui nous préoccupe les *Pâtisseries et Puddings*.

Dans ce mignon petit recueil, on s'initie aux joies de la cuisine victorienne en compagnie d'Eliza Acton et Mrs Beeton.

En 1845 Miss Acton publie son livre *Cuisine moderne pour la famille*.

Un peu plus tard en 1859, Mrs Beeton s'introduit dans tous les foyers britanniques avec son *Livre de la ménagère*. C'est en s'inspirant des réalisations de ces deux grandes figures de l'art culinaire victorien que Amélie Swann en est arrivée à proposer plusieurs puddings mais aussi quelques recettes de tourtes et pâtés.

Malheureusement, de pudding Yorkshire on ne trouvera point, mais bien d'autres aux noms évocateurs comme le pudding du Vicair, celui de la Reine et aussi le pudding du Vieux Garçon.

A feuilleter les jours de grand froid, pour une incursion intéressante dans cette cuisine des plus caloriques.

L'Alsace gourmande

L'Alsace n'évoque pour vous que la choucroute ou encore cet espèce de dessert au nom imprononçable de kougelhopf? Détrompez-vous, *Saveurs & terroirs d'Alsace* vous emmènera au royaume du foie gras, du munster et du gewurztraminer.

Du nord au sud et d'est en ouest, en compagnie d'une dizaine de chefs, le livre fait voyager sur cette terre d'Alsace où l'on «aime manger bon et beaucoup, où l'on apprécie le bien boire et où l'on a su élever la gastronomie au rang d'un art de vivre qui rapproche tous les Alsaciens».

Haute en couleur, la cuisine alsacienne se diversifie au fil des pages et des photos. Les influences françaises et germaniques s'enchevêtrent et se confondent pour créer une cuisine unique.

Dans cette région les produits abondent. La forêt fournit grand nombre de gibier et de champignons, alors que les rives du Rhin procurent aux alsaciens les carpes et brochets. Cette liste d'épicerie serait incomplète si on oubliait de mentionner le produit fétiche, l'obsession du patelin: les fameuses asperges alsaciennes.

De crème d'asperges au canard fumé en aiguillettes de biche aux morilles jusqu'aux mini-kougelhopfs glacés aux griottes et au kirsch, on nous propose ici un merveilleux voyage vers l'authenticité.

Marie-Hélène Alarie

VINS ET FROMAGES
DE FRANCEFrank Artigaud et
Jean-François Dormoy
Éditions Soline, Paris, 1996,
144 pages

Le vin est choisi, et de vos meilleurs crus. Puis les fromages, aussi parmi vos préférés. Mais voilà, il arrive que le mariage entre les éléments sélectionnés soit voué à l'échec pour cause de mésalliance des goûts. «A chaque vin son fromage», écrivent les auteurs, mais l'inverse serait encore plus vrai: à chaque fromage son vin.»

Vins et fromages de France propose des accords pour maximiser l'effet de chacune des composantes. De format pratique et présenté dans un coffret rigide contenant deux petits livres, le document contient d'une part des propositions de fromages pour les accompagner, et inversement des fromages avec des vins pour en relever la valeur.

On dénombre en France plus de 300 fromages, dont 32 protégés par des appellations d'origine contrôlée (AOC), alors que les vins comptent plus de 250 AOC.

Les livres contiennent certes des renseignements fort intéressants sur les vins et fromages, leurs caractéristiques et leurs unions que l'on veut réussies, mais aussi sur les régions elles-mêmes avec des cartes de localisation géographique, les cépages, les diverses appellations françaises, les pâturages pour l'élevage des chèvres, des recettes avec différents fromages, certaines traditions...

La face cachée
de l'UniversHubble lève le voile
sur les lendemains du Big Bang

L'UNIVERS VU PAR HUBBLE

Le nouveau visage du Cosmos
Simon Goodwin
Éditions Robert Laffont,
Paris, 1996, 123 pages

LES SCIENCES DU CIEL

Bilan et perspectives,
concepts et vocabulaires
Pierre Léna
Éditions Flammarion,
Paris, 1996, 685 pagesISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

Depuis l'aube des temps, le ciel n'a cessé de fasciner l'homme. Tantôt réconforté par le soleil, ébloui par les étoiles filantes, effrayé par les éclipses, l'humain a toujours eu la tête projetée vers l'arrière, affairé à comprendre, à vénérer, ou à imaginer son avenir se dessiner dans le ballet des corps célestes.

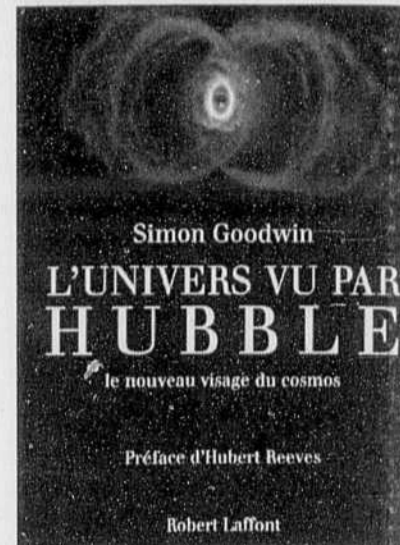
Longtemps demeurée une science de l'après-pensée, basée sur la stricte vision de l'Univers vu par le petit bout de la lunette humaine, la science du ciel a connu une formidable explosion depuis l'arrivée de puissants télescopes. À la manière d'un Copernic ou d'un Galilée, la récente mise en orbite du télescope orbital Hubble vient chambouler le monde de l'astronomie, en lui dévoilant des phénomènes célestes jusqu'ici demeurés invisibles à l'œil humain.

C'est en fait à l'exploration d'un continent astral vierge que nous convie le magnifique album *L'Univers vu par Hubble*, qui regroupe les plus surprenants clichés retransmis par le télescope orbital depuis son lancement en 1994. Ces images sont les premières à nous parvenir, croquant sur le vif depuis les profondeurs de l'Espace des phénomènes bouleversant certaines des plus importantes théories sur l'Univers.

Préfacé par l'astronome et physicien Hubert Reeves, ce recueil écrit par Simon Goodwin guide le lecteur à travers un vertigineux plongeon dans l'histoire, aux sources du Big Bang qui donna naissance à l'Univers. Parce qu'en astronomie, voir loin, c'est voir tôt. Puisque l'image qui s'imprime dans notre rétine ne transmet le reflet lumineux d'une réalité déjà évanouie depuis des millions et des millions d'années.

En photographiant des étoiles situées à des centaines de millions d'années-lumière, le puissant télescope de la NASA nous permet d'assister aux premiers pas de l'Univers, alors que ce dernier n'avait que 10 % de son âge actuel.

Avant l'ère d'Hubble, tous les calculs sur l'échelle des distances spatiales demeuraient incertains, évaluant entre 10 et 20 milliards d'années l'âge de l'Univers. Les premières données transmises par Hubble nous permettent déjà de favori-



ser la thèse voulant que le Big Bang se soit produit il y a dix milliards d'années.

Mais plus que leur intérêt hautement scientifique, ces premières cartes postales transmises depuis l'espace nous offrent des images saisissantes d'élegantes nébuleuses, de nuages galactiques mordorés et d'étoiles en éruption situées jusqu'à 160 000 années-lumières de la planète Terre.

Les plus férus d'astronomie pourront couronner ce somptueux voyage intergalactique en feuilletant le livre *Les Sciences du Ciel*, un ouvrage compact qui se veut la petite bible de poche des amateurs et des spécialistes de l'astronomie. Les auteurs y brosent un portrait bien ramassé de l'histoire de l'astronomie et des plus récentes découvertes et perspectives ouvertes par les recherches actuelles. Suit ensuite un fabuleux dictionnaire, regroupant plus de 700 mots et concepts indispensables pour qui veut s'aventurer dans la voûte céleste. Du plus simple à l'hyper-compliqué, la définition de l'astéroïde y côtoie celle de l'antiparticule et du pulsar. Pour mieux comprendre l'infiniment grand, deux petits ouvrages brillants à glisser dans les rayons de sa bibliothèque.

Vous êtes à la recherche du cadeau
idéal, différent, de qualité...

Un cadeau qui lui arracherait des sourires

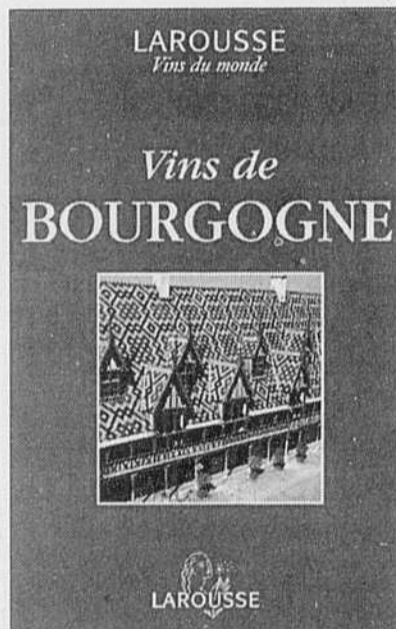
Un cadeau qui serait à la fois
instructif et divertissant

Un cadeau qui serait utilisé régulièrement

Et surtout un cadeau qui serait apprécié

Alors offrez-lui un
abonnement au journal
Le Devoir.

Il y a un abonnement pour chaque budget.
Pour plus d'information téléphonez
à Montréal: 985-3355
à l'extérieur: 1-800-463-7559

VINS DE BOURGOGNE
VINS DE BORDEAUX

Larousse, Paris, 1996

Et tant qu'à être dans les bons crus, pourquoi ne pas approfondir vos connaissances sur certains coins de France? Larousse par exemple, dans la collection «Vins du monde», vient de publier *Vins de Bourgogne et Vins de Bordeaux*.

On y trouve des cartes des régions et appellations et des renseignements sur le travail de la vigne, les méthodes de vinification, les terroirs, les vignobles, les producteurs, etc. Ces deux livres de référence illustrés de 128 pages chacun contiennent en outre des détails sur certaines années vinicoles.

Diane Précourt

PETITS PRATIQUES CUISINE
CUISINE DU PÉRIGORD
CUISINE FAMILIALE

Hachette, Paris, 1996, 64 pages

Ces deux nouveaux titres dans la collection «Petits Pratiques Hachette» ont des auteurs différents: le premier est de Minouche Pastier, les photos sont de Laurent Bianquis; le second est d'Elisa Vergne et les photos sont de Patrick Bourdet avec la collaboration de Tipiak. Il s'agit dans chaque cas de 50 recettes «pleine forme» et tous styles, photographiés et expliqués point par point.

Des recettes authentiques et appétissantes qui donnent envie de les faire tant les photos nous mettent l'eau à la bouche. Pour chacune, on trouve des conseils, des variantes ainsi que le nombre de calories, lipides, glucides et protéines. À glisser dans le bas de Noël de qui veut renouveler son inspiration.

Renée Rowan

LES SCIENCES DU
CIELSOUS LA DIRECTION DE
PIERRE LÉNABilan & Perspectives
Concepts & Vocabulaire

Flammarion

DESSIN

Le créateur
du petit NicolasLES MUSICIENS
Sempé, Éditions Denoël,
1996, 106 pagesISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

Celui qui a donné un visage au très célèbre petit Nicolas de notre enfance chatouille de nouveau le papier de sa plume taquine, cette fois pour immortaliser les petites et grandes Musiciens.

Le légendaire et prolifique dessinateur Jean-Jacques Sempé, dont l'inimitable trait de crayon en pattes de mouches s'est attiré une foule d'émules depuis 1962, pond cette année son 24^e recueil de dessins grand format.

Les mordus de Sempé y reconnaîtront le coup de plume léger et les aquarelles aériennes de cet artiste minuscule trompettiste, grillant une blonde entre les colonnes monumentales d'une salle de concert, ou celui de ce musicien amoureux endormi aux côtés de sa contrebasse alanguie. En fait, Sempé, avec sa plume, nous rappelle, encore une fois, comment il excelle à rendre attachants tous les quidams et les âmes anonymes qui peuplent les rues et les villes. À parcourir, doucement, lentement.

ce, des fanfares fanfarones ou de gentils jazzmans.

Plusieurs douces aquarelles couleur sont de petits chefs-d'œuvre d'illustration, comme celle de ce minuscule trompettiste, grillant une blonde entre les colonnes monumentales d'une salle de concert, ou celui de ce musicien amoureux endormi aux côtés de sa contrebasse alanguie. En fait, Sempé, avec sa plume, nous rappelle, encore une fois, comment il excelle à rendre attachants tous les quidams et les âmes anonymes qui peuplent les rues et les villes. À parcourir, doucement, lentement.



L I V R E S

LE FEUILLETON

La chair comme origine du monde

LE ROMAN DE L'ORIGINE

Bernard Teyssède
Gallimard, coll. l'Infini, Paris, 1996, 451 pages

« Jusqu'ici l'histoire a été le privilège des rois, des grands hommes. Il est temps de rendre justice au beau sexe en écrivant l'histoire du tableau qui le représente. » Voici comment on entre de la plus belle manière dans ce livre, c'est-à-dire par la porte dérobée. Ce tableau, enfin connu du grand public depuis qu'il est exposé sous verre antireflet au Musée d'Orsay (juin 1995), c'est *L'Origine du monde* (titre qui ne fut donné qu'entre les années 1928 et 1948) peint par Gustave Courbet en 1866. Quel tableau! Et, surtout, quelle histoire fabuleuse que la sienne! Acheté par un ambassadeur turc musulman, Khalil-Bey, il passa entre bien des mains — dont celles d'un baryton de l'Opéra de Paris, Jean-Baptiste Faure, d'un baron hongrois, François de Hatvany, plus tard des nazis puis des bolcheviques, dernièrement encore du psychanalyste français bien connu, Jacques Lacan — avant de se retrouver au musée. Pendant toutes ces années (130 ans!), à peu près personne ne le connaissait. Les spécialistes eux-mêmes qui le citaient le faisaient souvent sans l'avoir vu. Même ses propriétaires successifs semblent avoir eu pour règle de le dérober au regard, soit en le camouflant derrière un voile qu'il fallait écarter, soit encore en le cachant littéralement derrière un autre tableau, dans le boîtier du cadre. Ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face, ajoutons encore le sexe de la femme...



Jean-Pierre Denis

dont on faisait alors grand cas et qui étaient mentionnés par les plus grands (Sainte-Beuve, les Goncourt, Théophile Gautier, Baudelaire, etc.). «[...] *L'Art*, nous dit l'auteur, a rarement son mot à dire si l'on fait taire les deux Cupidons qui entourent la muse. L'un s'appelle le prurit de la gloire et l'autre l'appétit des gros sous. » A cet égard, Courbet fut sans doute l'un des premiers peintres qui aient fondé leur stratégie sur le principe «moderne» par excellence qui est l'exploitation du scandale en tant que support de publicité. Et Courbet s'y connaissait en scandale! Mais le plus intéressant, c'est peut-être sa rivalité avec le jeune Manet qui, dans le Salon de l'année précédente (1865), avait exposé le fameux tableau qui fit tant scandale, *Olympia*.

Pour la première fois, on pouvait voir une femme peinte dans toute sa nudité et, surtout, nous regardant en face! Par ce tableau dont on croyait apercevoir la nudité d'une femme bien vivante, Courbet ne se laissa pas séduire... Ça, de la chair!! Mais cette toile ressemble à une «carte à jouer» confiée à elle est tout en aplatissement, n'a aucune profondeur! Attendez que je vous montre, moi, ce qu'est la chair et l'art du raccourci en peinture! «Je peindrai un nu avec le plus impérieux des raccourcis. Manet, pour son *Olympia*, a pris modèle, sans le dire, sur une *Vénus de Titien*. Sur quel tableau de maître prendrai-je modèle, sans le dire non plus? Quel est, de toute l'histoire de la peinture, le plus impérieux des raccourcis? Le *Christ mort de Mantegna*.» Ainsi, selon l'auteur qui suppose tout ici, *L'Origine du monde*, ce serait l'*Olympia* de Manet fécondée par le *Christ mort* de Mantegna. Ajoutons encore, comme il le fait plus loin, l'influence de Vinci et, surtout, du Corrège. On comprend alors que Courbet n'ait pas cédé simplement à une mode, comme certains l'ont pensé, mais qu'il se soit posé de véritables questions de peintre. Et son nu est peut-être le premier vrai nu de la peinture, celui dont la chair est donnée sans fard, et le sujet sans faux-fuyant. C'est sans doute la raison pour laquelle il a été occulté si longtemps, même par un psychanalyste aussi peu prude qu'un Jacques Lacan (qui n'a pas osé l'exposer au regard de ses enfants, pas plus qu'à la femme de chambre...).

Le champ historique

Le champ déblayé par Teyssède pour nous faire vivre cette histoire est vaste et fortement documenté. Mais comme une bonne partie de son récit repose sur

Bernard Teyssède

Le roman de l'Origine

L'INFINI

GALLIMARD

pital leur pinceau? Son tableau sert-il la propagande cléricale? Est-il coupable de mysticisme et de pornographie? Son tableau est-il le résidu de la décadence bourgeoise? Ou représente-t-il «la réalité vraie de façon dynamisme révolutionnaire»? Heureusement encore, le commissaire, homme d'une grande lucidité, de conclure à l'exemplarité de ce tableau («c'est un nu tout nu, sans rhétorique fleurie, sans bouquet de primevères piqué dans le nombril, ni pétales de roses semés au creux du vagin»), et d'ajouter que cette femme qu'on y représente est une véritable «stakhanoviste du travail de l'amour!». On comprendra que, sous couvert de ces plaisanteries, Teyssède pose aussi la question, fort sérieuse, de la réception et de la lecture de l'œuvre. Dans cette divine comédie qu'est l'Histoire et ses modes, toute œuvre connaît son Paradis, son Purgatoire et son Enfer...

Un
extraordinaire
roman sur un
extraordinaire
tableau

La chair et l'azur

A-léthéa, en grec, veut dire «non-voilement», c'est ce qui abolit l'oubli du Léthé, fleuve de mort. Ainsi Heidegger reprenait-il aux Grecs cette notion pour circonscrire les conditions de l'apparition de la Vérité: dans la nudité qui est celle du sujet qui l'approche. Jacques Lacan, le traduisant, fera passer le sens du passif à l'actif: du non-voilement il fera un dévoilement.

Comme aucun commentateur n'a jamais traité des relations qu'entretenait Lacan avec son tableau ni des leçons qu'il en a tiré pour ses théories, Teyssède se fait un plaisir de suppléer cette lacune. Et comme toujours, il le fait avec brio et un brin de malice (il le fait aussi avec Kenneth Clark qui, dans son livre célèbre sur le «nu» ne mentionne pas le tableau de Courbet; Teyssède s'amuse à le faire disserte sur ce dernier, dans un style qui s'en rapproche).

D'autres aussi sont convoqués pour creuser ce puits sans fond qu'est le sexe de la femme dans l'histoire de l'Occident, dont Jacqueline Lichtenstein selon qui — qu'il s'agisse de la chair ou de l'azur —, Courbet nourrit la même horreur de toute transfiguration, de toute métamorphose. En somme, la vérité toute nue. Pour ceux et celles qui sont tentés par le roman des origines, un livre à lire de toute urgence!

une fiction, disons éclairée quoique joyeuse, nous avons aussi droit à de magnifiques morceaux d'humour, notamment lorsqu'il reproduit la scène où un lieutenant nazi se demande si cette toile a la vertu d'exalter la vertu civique, de faire mûrir dans les âmes les germes du patriotisme et du dévouement au Führer? Ou au contraire s'il est «moderne» et doit donc être jeté au feu avec tout l'art moderne? Après tout, il donne simplement envie de baiser!

Finalement, après bien des tempêtes dans son cerveau, il choisit de considérer cette représentation du sexe de la femme comme une chose saine («Ce ventre, à l'évidence, est sain, ce sexe est sain, cette femme est une athlète de la copulation féconde!»). Pareillement lorsque l'auteur imagine le procès fait à cette toile par les bolcheviques. Courbet est-il de ceux qui ont vendu au ca-

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Je est personne
Quand la ruse devient l'arme
des nouveaux héros

LE HÉROS ORDINAIRE

Yves Bertrand,
Liber, Montréal, 1996, 217 pages

La semaine dernière, je vous entretenais de la face périssable du quotidien. Il était question de ces objets et phénomènes dément familiers — le sous-sol, les experts, l'agenda, la statistique, etc. — sur lesquels Serge Bouchard et Bernard Arcand, dans *De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs*, jetaient leur lumière critique et leur dévolu spirituel.

Finissons l'année, si vous le voulez bien, en examinant maintenant l'envers du décor qui compose notre quotidien, soit sa face héroïque. L'occasion nous en est fournie par Yves Bertrand, professeur à la Télé-Université et auteur de quelques ouvrages en théorie des organisations et en éducation. Bouchard et Arcand s'interrogeaient sur le prêt-à-penser qui embourbe notre vie de tous les jours, sur les évidences qui vident notre vie de sa substance (quelle qu'elle soit), sur la manière, finalement, dont nous devenons M. et Mme Tout-le-monde.

Dans *Le Héros ordinaire*, M. Bertrand, plus sérieusement, se penche sur ce qui, au contraire, fait de chacun d'entre nous des héros. Après tout, n'avons-nous pas réussi à traverser l'année 1996 en un seul morceau? Après 365 levers et un millier de repas, après une tonne de clichés et autant de politesses de circonstance, après tout ce temps perdu et cet autre simplement non advenu, que reste-t-il de nous-mêmes qui n'est pas enfoui à jamais? *Que reste-t-il de nos amours?* aurait chanté Trenet?

Prométhée, Zeus et Gaïa

Pour cerner l'héroïsme dont chacun d'entre nous doit faire preuve s'il veut faire un homme ou une femme de lui, plutôt qu'un sapin, Yves Bertrand expose les figures mythologiques de Prométhée, de Zeus et de Gaïa.

Ces récits d'antan forment l'armature imaginaire de l'homme et de la femme contemporains, leurs structures anthropologiques fondamentales dirait Gilbert Durand. Ils composent en fait autant de métaphores de leur enfantement et de la clôture de leur horizon.

Autant d'images toutes faites qui donnent un mauvais sens à leur vie. Pour traverser le miroir de la quotidienneté, l'homme et la femme contemporains (mais surtout l'homme) sont motivés par trois forces distinctes: un désir insatiable d'affirmation de soi (traduction: «je suis le meilleur»), un besoin d'exercer de l'autorité («c'est moi le patron») et un besoin de collaborer avec tout ce qui existe («à travers moi, c'est l'univers qui parle»).

D'où les figures de Prométhée, Zeus et Gaïa. La figure de Prométhée circonscrit une opération narcissique par laquelle l'homme et la femme se conduisent en guerriers. Le sport et le monde du divertissement offrent une multitude d'exemples d'individus qui cherchent sans arrêt à vérifier leur propre valeur dans le regard de l'autre, avec l'espoir plus ou moins secret d'être consacrés les meilleurs. Prométhée, c'est le champion dans le jeu spectaculaire de la vie, c'est Marilyn Monroe, Mario Lemieux et Jimi Hendrix.

La figure de Zeus, quant à elle, justifie la recherche du pouvoir et l'autocratie éblouissante qu'on trouve aussi

bien dans l'organisation familiale traditionnelle qu'en politique ou dans le milieu de travail. Pour Yves Bertrand, qui fait sienne l'interprétation de Mircea Eliade selon laquelle Zeus est l'archétype du patriarcat, le lien entre le mythe et la réalité quotidienne, c'est le père qui contrôle le territoire et le groupe qui lui est associé. Zeus, c'est l'arbitre qui a été créé pour mettre de l'ordre dans la partie (et dans la patrie), c'est le Pape, Bill Clinton et *Papa à raison*.

Finalement, la figure de Gaïa renvoie au principe du mégagroupe. C'est la naissance de Dieu lui-même, telle qu'elle est vécue par les individus dans des phénomènes comme le mysticisme, l'écologie et la réseautique (Internet). Les jeunes de la génération X seraient particulièrement vulnérables à cette figure de sacralisation plus grande que «nature».

La symbiose universelle

Gaïa, la déesse de la terre, présente un imaginaire différent de Prométhée, «plus réceptif, plus coopératif, plus passif, plus mystique, plus intégrateur, plus respectueux des liens entre l'être humain et la nature». C'est la grande symbiose universelle. C'est Raoul Duguay, Jacques Languirand et Bill Gates. Mais quand ces figures héroïques ne marchent plus parce qu'elles correspondent à des images toutes faites suscitant des comportements programmés par des règles strictes de vie commune, que faire? Ces mythes peuvent-ils être dépassés?

Nous vivons une époque baroque, anomique, où les normes établies se vident de leur substance, où le désir, devenu vague et imprécis, déborde les objets dans lesquels il s'épuisait jusque-là. Le lecteur qui n'a pas encore trop fêté aura reconnu dans les discours d'Yves Bertrand le propos d'une certaine postmodernité, notamment celle du sociologue Michel Maffesoli.

La question fondamentale est donc celle-ci, que l'on trouve à la page 126: «Quelle est la place de l'individu dans une culture en crise? Que peut-il faire quand il s'avise qu'il est emporté par la turbulence?» La réponse, elle, suit, à la même page: «[Il faut] profiter de cette énergie de crise. Ne pas lutter contre la tradition et la modernité, mais se placer à l'extérieur de leur dialectique fermée et chaotique. Essayer de vivre aux frontières des idéologies, amplifier ses interrogations sur le sens des systèmes actuels. Passer de la crise à la mutation.»

Si l'on a absolument besoin d'une figure mythologique pour symboliser cette mutation, M. Bertrand propose celle de Janus, figure de réconciliation des contraires (Eros et Thanatos, comme chez Arthur Kestler) et d'ouverture. Figure à la base d'une philosophie critique dite ordinaire.

C'est bien sûr une philosophie de l'individu, de celui qui doit profiter de la crise pour opposer à la rationalité du progrès et du système le scepticisme critique, la déconstruction de la pensée et l'imaginaire créatif.

C'est à cette seule et unique condition que l'homme et la femme, ayant conquis une certaine forme de sagesse, deviendront des héros ordinaires. Des héros rusés.

Je ne suis pas sûr si M. Bertrand emploie le mot, mais il me semble que la ruse est l'arme des nouveaux héros. Comme Ulysse qui, pour sauver sa peau contre le Cyclope, refuse de divulguer sa vraie identité, le héros contemporain est, au besoin, anonyme. «Je» n'est non seulement un autre, il est littéralement personne.

Une
philosophie
critique pour
temps de
crise

ROBERT SALETTI

LE LIVRE DE POCHE

Le haut de gamme

MARCEL JEAN

Ya-t-il une contradiction entre le beau livre et le livre de poche? De moins en moins, car plusieurs éditeurs d'aujourd'hui soignent beaucoup la facture des séries éditoriales qu'ils publient. On trouve, par exemple, du haut de gamme en format de poche. Pensons à la très belle collection Fleuron, publiée par Slatkine. Pensons aussi à Motifs, l'attachante série éditée par Le Serpent à plumes. Pensons encore à ces véritables sommets — comme les Bouquins de Laffont — qui vous offrent des pages par milliers. Pensons enfin à tous ces livres regroupés en coffrets, qui ne risquent pas de déparer une bibliothèque.

CHRONIQUE
DES VAMPIRESQuatre romans
Anne Rice
Pocket, Paris, 1996

Sans contredit mon premier choix pour les nuits les plus longues de l'année. Entre 1976 et 1992, Anne Rice a publié quatre romans de terreur qui forment la plus formidable des actualisations du roman gothique. Tous connaissent *Entretien avec un vampire* depuis que Tom Cruise a fait claquer ses incisives dans le rôle de Lestat. Le film était sans saveur, mais ne vous y trompez pas, car le roman vaut le détour. Et après lui vous devriez *Lestat le vampire*, *La Reine des damnés* et *Le Voleur de corps*, qui complètent ce quatuor sanglant et plein de rebondissement, qui passe du mélodrame désespéré à un humour noir comme le regard d'une morte. Un monument érigé à l'horreur!

COFFRET JANE AUSTEN

Trois romans
10/18, Paris, 1996

Une valeur sûre que cette plongée dans l'univers d'une figure marquante du XIXe siècle anglais. Tout en se consacrant toujours aux pensées et aux états d'âme de ses héroïnes, Jane Austen a la grande qualité d'avoir su renouveler son écriture d'un roman à l'autre, ce que montre bien le coffret de 10/18. D'abord, *Raisons et sentiments* est une œuvre légère qui, comme son titre original l'indique plus clairement, expose avec beaucoup de finesse les deux manières d'aimer. Puis, *Orgueil et préjugés* va plus loin dans la description humoristique des mœurs de l'époque, à travers les hésitations sentimentales de la jeune Elizabeth Bennet. Enfin, *Persuasion* est un roman au ton plus sérieux, dominé par un regard lucide. On a dit des romans de Jane Austen que la qualité de l'introspection qui s'y trouve annonce Virginia Woolf et le roman moderne. A vous d'en faire l'expérience.



COFFRET LUIS SEPULVEDA

Trois romans
Seuil, Points, Paris, 1996

Cet écrivain chilien est un phénomène. Inconnu du lectorat français en 1992, il devint une star en quelques semaines, lorsque François Maspéro livra sa traduction du *Vieux qui lisait des romans d'amour*. Sepulveda écrit de brefs romans, qui sentent l'Amérique latine à plein nez, qui vous transportent au cœur de la forêt amazonienne ou dans les étranges paysages de la Terre de Feu. Il y a dans ses textes des Indiens, des morts, des enquêtes, tous les ingrédients pour quelques heures de rêverie intense. En plus du livre qui a fait la gloire de l'auteur, le coffret contient *Le Monde du bout du monde* et *Un nom de torero*.

ROMANS HÉROÏQUES

Pierre Boule, Omnibus, Paris,
1996, 1179 pages

Si je vous dis que Pierre Boule est l'auteur du *Pont de la rivière Kwai* et de *La Planète des singes*, vous saurez que vous avez affaire à l'un des gros noms du roman populaire français. Ce lourd volume publié par Omnibus contient sept romans héroïques de cet auteur prolifique (*La Planète des*

singes, qui relève d'un autre genre, n'y figure pas), en plus d'une autobiographie (*Aux Sources de la rivière Kwai*) qui nous amène sur les lieux (asiatiques) de son inspiration. Du roman sans prétention, donc, pour les amateurs d'aventure.

CLASSIQUES
DE LA LITTÉRATURE
AMOUREUSETextes choisis et présentés par
Claude Aziza
Omnibus, Paris, 1996, 942 pages

Voici le cadeau idéal pour l'amatour d'érotisme. L'anthologie comprend huit romans, plus une sélection de poèmes et de courts textes. Des *Infortunes de la vertu* de Sade aux *Exploits d'un jeune Don Juan* d'Apollinaire, du *Journal d'une femme de chambre* de Mirabeau à *La Femme et le pantin* de Louÿs (deux textes qui ont inspiré Luis Buñuel), Claude Aziza entraîne le lecteur dans le tourbillon des sens. Quelques notes biographiques bien rédigées viennent situer les auteurs ainsi que la place que les romans choisis occupent dans leur œuvre. On découvrira avec un certain bonheur le récit exotique des *Nuits chaudes du Cap français*, d'Hugues Rebelle, curieux ouvrage datant de 1902 qui met au point le cocktail qui allait faire le succès de *L'Emmanuelle* d'Emmanuelle Arsan.

ŒUVRES

TOME IV, ESTHÉTIQUE —
THÉÂTREDenis Diderot
Robert Laffont, Bouquins, Paris,
1996, 1665 pages

Voici un cadeau à ne pas offrir à n'importe qui (Diderot, quand même, ça se mérite!). Dans ce gros volume, on trouvera notamment le *Traité du beau*, les articles de *l'Encyclopédie*, les écrits sur la peinture et le célèbre *Paradoxe sur le comédien*, texte essentiel pour quiconque s'intéresse aux rapports entre l'acteur et le personnage. Il y a dans ces pages matière à accompagner une vie entière et, pour ceux qui n'en auraient pas assez, mentionnons que l'œuvre complète de Diderot est contenue dans cinq volumes semblables.

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

L I V R E S

MAGAZINE

LES PETITS BONHEURS

Relire Balzac

LA PEAU DE CHAGRIN

Honoré de Balzac
Édition établie par Nadine Satiat, GF-Flammarion, Paris, 1996, 415 pages

J'ai été étonné d'apprendre par la lecture du *Monde des Livres* du 13 de ce mois que Balzac était moins lu qu'il ne l'avait été. Depuis le Nouveau Roman, c'est Flaubert qui avait la cote, je le savais, mais j'ignorais que ce glissement s'effectuait aux dépens de la *Comédie humaine*. Lucien Dällenbach, auteur de *La Canne de Balzac*, essai récemment paru chez José Corti, voit, nous dit-on, en Balzac «le patron de la postmodernité littéraire et prédit son proche retour dans la faveur du public lettré et de la critique savante, parce qu'en son œuvre s'annonce une Europe à la fois fragmentée et totale».

Comme bien on pense, j'ignore tout de la justesse de cet avis. Je sais toutefois que Balzac a été pour moi un éveillé. On peut entrer en littérature de mille façons. Pour moi, il a été le guide. À l'adolescent que j'étais, le Tourangeau proposait une vision du monde enthousiasmante. Quand tout paraît fermé, que l'avenir semble improbable, une œuvre aussi monumentale a de quoi impressionner.

J'ai mis du temps à me rendre compte des outrances de certains romans. Puis elles m'ont agacé tellement que je me suis peu à peu détourné de leur auteur. J'avais alors besoin d'une plus grande sobriété dans l'expression. Et puis, voulant écrire à mon tour, je craignais probablement son ombre paralysante. Avec le résultat que je demeure après toutes ces années un balzacien honteux.

Tous les deux ou trois ans, je mets le nez dans le monde de Rubempré, de Goriot et de la Duchesse de Langeais. J'accepte ou n'accepte pas les descriptions interminables, le lyrisme bon marché, la surenchère. Convaincu ou non, je reste respectueux d'une grandeur irréfutable.

C'est ainsi que ces dernières semaines j'ai relu *La Peau de chagrin*. J'en ressors ébloui. Que l'on me lise bien, je n'ai aucunement l'intention de minimiser le simplisme de l'intrigue, le verbiage occasionnel, la roublardise de certains moyens.

Balzac est grand, parce qu'il triomphe de ses défauts. Peut-être aussi parce que lesdits manques sont le produit d'une générosité manifeste.

La Peau de chagrin est un conte plutôt qu'un roman. On connaît l'argument. Raphaël de Valentin à la veille de se suicider fait la rencontre d'un vieil antiquaire qui lui remet une peau de chagrin qui a le pouvoir de satisfaire à tous ses désirs. Chaque fois qu'un de ceux-ci s'accomplira toutefois, la peau se rétrécira.

Un grand succès

Déjà connu par *La Physiologie du mariage*, Balzac obtient un grand succès avec ce roman. Il a 32 ans et com-

mença à mettre sur pied le projet de toute sa vie, *La Comédie humaine*.

Raphaël ressemble en partie à son créateur. Comme lui, il a écrit une *Théorie de la volonté*, comme lui il a connu des expériences malheureuses. Comment de toute manière ne pas voir le romancier dans ce jeune homme qui s'imagine conquérir Paris en vivant dans la pauvreté la plus totale pour écrire?

Balzac connaîtra un an après avoir publié *La Peau de chagrin* une déconvenue sentimentale semblable à celle que connaît Raphaël auprès de la comtesse Foedora. La Marquise de Castries le répudiera. La différence avec Balzac, c'est qu'il sait renaître par l'écriture. Il l'écrit d'ailleurs dans le roman qui nous occupe: «[...] après ces longues marches de la pensée, après l'habitation de ces solitudes peuplées, de ces palais magiques, [l'artiste] est de tous les êtres celui qui a le plus besoin des ressources créées par la civilisation pour l'amusement des riches et des oisifs».

L'argent fondait dans les mains de Balzac. Homme d'affaires maladroit, il a toujours eu le goût du luxe. S'il ne l'avait pas eu, il n'aurait certes pas décrit avec autant de magnificence le caparnatim de Taillefer, l'antiquaire du quai Voltaire. Le lecteur est écrasé par une description magistrale. Qui-conque croit à la suite de la lecture de ces pages que Balzac est un auteur dit réaliste est un sot. Rien au contraire n'est plus habité par le rêve que cette évocation d'un monde mystérieux.

Et que dire du chapitre consacré à la scène d'orgie au cours de laquelle Raphaël fera le récit de ses mésaventures auprès de Foedora?

Qu'importe si la lucidité du héros sort étrangement intacte après de telles ripailles, il n'en reste pas moins que Balzac a une humeur rabelaisienne fort convaincante.

Les moyens ne sont pas raffinés, c'est l'évidence. À la méchante au cœur de pierre s'oppose une Pauline si bonne qu'on la croirait issue d'un roman Harlequin. Il suffit au lecteur de jouer le jeu, de ne pas faire le délicat.

Il sera récompensé par l'intérêt qu'il lui faudra bien porter à une histoire fascinante. Il lui faudra aussi oublier la lourdeur de la démonstration. Les démarches de Raphaël auprès des sommités de la science afin de vérifier la résistance de la peau de chagrin sont d'une naïveté totale. Il y a aussi des perles de ce genre: «Aux hommes supérieurs, il faut des femmes orientales dont l'unique pensée soit l'étude de leurs besoins».

Que l'on permette au pauvre chroniqueur de formuler un souhait: que l'on passe par Balzac à intervalles réguliers. Cela ne saurait nuire. Pourquoi ne pas commencer par *La Peau de chagrin*? On y fait la connaissance de Rubempré, de madame de Nucingen, des personnages qu'on aimera revoir dans d'autres romans.

On peut passer toute une vie en compagnie de Balzac. Comme avec un ami que l'on oublierait parfois, sachant au fond qu'on reviendrait vers lui. Ce conte philosophique imprégné d'Hoffmann et de Sterne, mêlant littérature fantastique et analyse sociale, peut servir à un retour vers un auteur magistral.

Rêves et débats sur papier glacé

PLAYBOY, 40 ANS
Éditions Hors Collection
1996, 336 pages

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Bon, d'accord, on ne vous fera pas croire que les milliers d'hommes qui ont acheté *Playboy* dans leur adolescence le faisaient d'abord pour les textes.

Pourtant, pourtant, rien n'est simple avec *Playboy*. Car réfléchir sur ce véritable monument de la culture populaire américaine, c'est jongler avec plusieurs images contradictoires: magazine consacré à la gloire des fantasmes déplaçables sur papier glacé (et ami fidèle des garagistes...), *Playboy* fut aussi un sensationnel lieu de création graphique et aussi un étonnant lieu de débats.

Sous un titre sobre (*Playboy, 40 ans*), ce gros volume luxueux retrace l'histoire du magazine à l'aide d'un millier d'images. C'est un travail d'édition vraiment réussi... et ce, pas seulement à cause des photos de beautés déshabillées.

On peut en effet y lire 40 ans de modes et de débats, 40 ans de styles et de looks, en un surprenant mélange de parfaite futilité (l'histoire de quelques *bunnies* célèbres) et d'éléments plus sérieux (la lutte du magazine contre le puritanisme, les textes publiés contre la guerre du Vietnam, les analyses sur le Watergate, etc.).

Hugh Hefner, fondateur du magazine et de l'empire qui suivit, y apparaît comme un de ces visionnaires dont seule l'Amérique a la recette: flamboyant, bon vendeur avec un sens aigu du marketing, déterminé à imposer un style de vie très personnel, il n'hésite pas à plonger dans les débats chauds de l'heure et à se battre contre le puritanisme. Un seul exemple: à la fin des années 60, *Playboy* est un des rares magazines à publier des textes très documentés sur les drogues, au moment où le discours journalistique ambiant oscillait entre la répression paniquée et la promotion sans discernement.

Le même homme était également un des premiers à publier des textes documentés contre la guerre du Vietnam... pour ensuite envoyer ses Playmates reconforter les soldats sur le front!

Un magazine de contradictions

On aura compris que *Playboy* est un magazine rempli de contradictions. Car entre les déesses qui exposaient leurs charmes dans ses pages pour le plaisir solitaire des ados boutonneux se sont glissés au fil des ans des textes d'écrivains comme Henry Miller, Laurence Durrell, Nabokov, Philip Roth, Truman Capote, John Updike, Woody Allen, Moravia, Norman Mailer, Garcia Marquez, James Michener, des sondages sur les musiciens de jazz, des inédits qui connurent ensuite une carrière impressionnante, par exemple le *Fahrenheit 451* de Bradbury...

Et puis les fameuses entrevues! Certaines de ces entrevues de fond ont fait l'histoire, et la liste des invités donne le tournis: par exemple Malcolm X, Martin Luther King, Sinatra, Dylan, Castro, les quatre Beatles, Jimmy Carter (une entrevue inoubliable à la veille de l'élection présidentielle de 1976, où Carter espérait que Dieu lui pardonne d'avoir, à

l'occasion, «regardé les femmes avec concupiscence»), Albert Speer (l'architecte d'Hitler), John Wayne, Groucho Marx, Marlon Brando, Martin Scorsese, Germaine Greer, Erica Jong, Betty Friedan, Arafat, Ted Turner, Lech Walesa...

Christie Hefner, la fille de Hugh, aujourd'hui p.-d.g. de l'empire, soutient en avant-propos de ce livre-anniversaire que les hommes continuent de lire *Playboy* «parce qu'ils y trouvent un érotisme romantique qui n'exploite pas les femmes ni ne les rabaisse au rang d'objets. Le sexe n'est pas le sexisme. Les femmes ont toujours été et seront toujours l'objet du désir des hommes, et les hommes celui du désir des femmes. *Playboy* reconnaît ce fait».

Ce paragraphe étonnant mériterait de longs commentaires. N'en déplaise à Mme Hefner, *Playboy* a sûrement contribué à exploiter allégrement une image fantasmagique et stéréotypée des femmes.

Mais il est vrai aussi que *Playboy* a voulu reconnaître la force du désir et se placer du côté de la célébration des sens. Dans le fond, *Playboy*, magazine dionysiaque, a toujours exploité la même idée forte: le sexe, c'est joyeux, et la vendeuse du supermarché (la fameuse «girl next door») peut être célébrée tout autant que la star officielle.

Autre grande leçon de *Playboy* qui sera retenue par la suite par plusieurs autres: les fantasmes sur papier glacé peuvent être vendables, très vendables...



PLAYBOY ENTERPRISES
Marilyn Monroe, une des premières pin-up de *Playboy*: fantasme sur papier glacé.

BANDES DESSINÉES

Cités obscures et sombres vilains

LA CASTE
DES MÉTA-BARONS 1/2/3

Othon le Trisaëul
Honorata la Trisaëule
Aghnar le Bisaëul
JODOROWSKY
ET GIMENEZ,
traduit par Frank Reichert
Les Humanoïdes Associés,
Genève, 1996, chacun 68 pages

LE GUIDE DES CITÉS
Schuiten et Peeters
Casterman, Belgique 1996

DENIS LORD

Juif russe né au Chili, finalement émigré en France, Jodorowsky

est, à l'instar de ce profil biographique, un homme non seulement éclectique mais aussi prolifique, si non compulsif. Outre ses activités dans le domaine de la littérature, du cinéma et du théâtre, il a, dans les cinq dernières années seulement, écrit des scénarios de bédé pour Mœbius, Gal, Bess, Boucq et Juan Gimenez, et j'en oublie sûrement.

La Caste des Méta-barons, qu'il a conçu avec ce dernier et dont les Humanoïdes ressortent sous forme de coffret les trois premiers tomes, reprend des personnages du cycle de *L'Incal* et paye un lourd tribut à l'univers de *Dune*. Deux robots y narrent l'histoire de la caste depuis le fondateur, Othon, qui eut à combattre les rapaces de l'Empire pour

protéger la plus précieuse ressource de sa planète, une huile qui annule les effets de la gravitation. Les deux tomes suivants racontent, à travers moult batailles spatiales et homériques, comment se fait la transmission des pouvoirs dans la caste, alors que l'héritier présomptif doit, selon les règles, tuer son père en combat singulier pour lui succéder.

Bien sûr, il y a du sexe et des mutilations, sinon ce ne serait pas du Jodorowsky, du mysticisme aussi, mais là-dessus heureusement, l'auteur met la pédale douce. Juan Gimenez (ne pas confondre avec Carlos, qui œuvre chez Fluide) possède un très beau dessin, avec une forte propension pour les gris et les bleus délavés. Il nous en met plein la vue avec ses vaisseaux spatiaux, ses armures hypertrophiées et ses nonnes-putes Shabda-Oud. Concrètement, cela donne une excellente saga d'*heroic fantasy*, imaginative, musclée et ironique, bien supérieure à mon avis aux autres travaux actuels de Jodorowsky.

Science-fiction

Les camarades Schuiten et Peeters font aussi dans la science-fiction mais avec une esthétique et un esprit totalement différents, très fin XIX^e siècle. En une dizaine de titres, ils ont créé l'univers utopique des *Cités obscures*, un monde parallèle que l'on pénètre à partir de rares portes disséminées en Europe. La part graphique des *Cités obscures* laisse une large place à l'urbanisme et à l'architecture, Schuiten étant un architecte de formation qui a participé à la décoration de stations de métro à Paris et Bruxelles.

Le Guide des Cités se veut un outil de connaissance de cet univers. On y trouve une foule de renseignements sur la faune, la végétation, l'histoire, la culture et les mœurs des habitants des Cités. Les auteurs cultivent sciemment l'ambiguïté en brouillant réel et imaginaire, introduisant dans leur fiction des personnages historiques comme Swedenborg, Verne et Nadar, pour ne nommer que ceux-là. On retrouve dans ce magnifique et luxueux guide plus de 200 photographies, illustrations et images de synthèse, pour la plupart inédites.

C'est quelque chose d'assez froid et cérébral, qui ne correspond pas nécessairement aux plaisirs que l'on cherche dans la lecture de bande dessinée, mais il faut avouer que ce livre est d'une superbe facture et que Schuiten et Peeters ont construit une œuvre unique du point de vue thématique, formel et esthétique, qui transcende par son approche les frontières du neuvième art.



BEAUX-ARTS

Les meubles en forme de mots

LE DICTIONNAIRE DU MOBILIER

La mythologie du beau
Marie-Claude Lespérance
Éditions Logique, Montréal, 1996,
316 pages

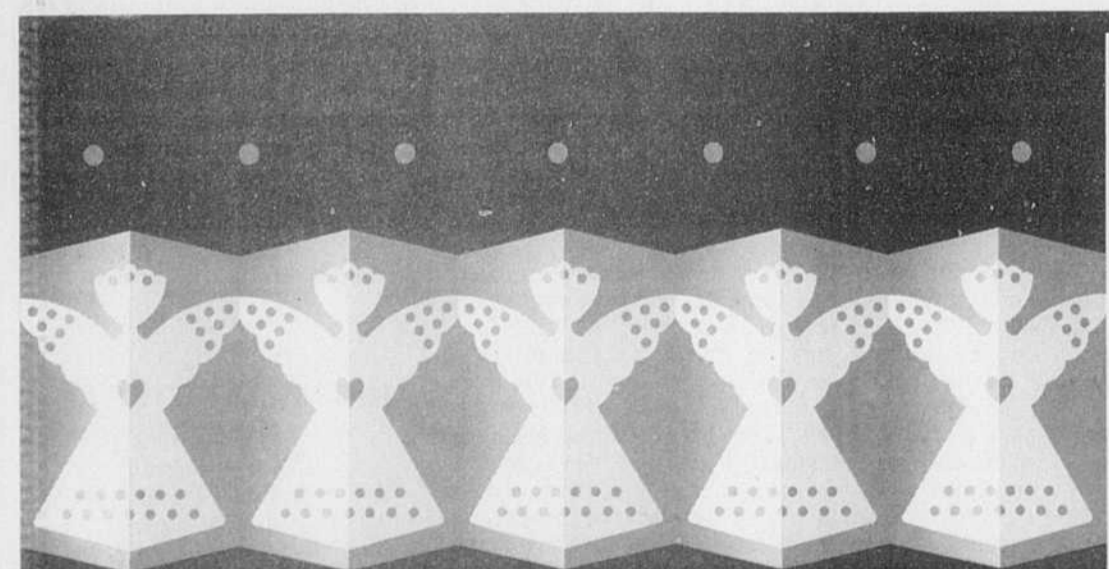
MARIE-CLAIRE GIRARD

Les objets qui nous entourent se trouvent là pour remplir des fonctions utilitaires, il va sans dire. Mais il faut bien avouer qu'ils combient également un besoin esthétique, se targuant d'être non seulement pratiques, mais beaux, adoptant des contours futuristes ou des lignes audacieuses, se parant d'un matériau noble ou de couleurs vives comme pour mieux transcender le banal de notre quotidien et l'aspect de nos édifices et leur conférer par le fait même une certaine aristocratie. Déjà les Grecs de l'Antiquité, et d'autres avant eux, peignaient leurs vases et leurs ustensiles de ménages de scènes gracieuses. Les riches romaines collectionnaient les flacons de parfum aux formes inédites venus des quatre coins de l'Empire. Plus près de nous, qui n'a pas rêvé de posséder une batterie de cuisine en cuivre juste pour le bonheur de la regarder et, bien sûr, parce que ça cuit beaucoup mieux, ou un buffet aux lignes pures qui fournirait l'espace de rangement nécessaire tout en étant un régal pour l'œil...

Mais, bonheur encore plus appréciable, c'est que toutes les choses et objets qui meublent dans le sens littéral du terme nos vies, portent un nom. Marie-Claude Lespérance a eu la lumineuse idée de les recenser, de les relier, ces objets, à des références littéraires et étymologiques en plus de les placer dans un contexte qui nous fait comprendre parfaitement la fonction parfois symbolique en plus d'être utilitaire que remplissent ces meubles et objets usuels que, trop souvent, nous ne savons pas désigner de leur véritable appellation. Apprenons donc d'abord que la bibliothèque est avant tout «une armoire dont le corps porte des étagères» que l'origine du mot est *bibliotheca* en latin qui signifie coffre, et que nous galvaudons joyeusement ce terme lorsque nous l'accrochons à n'importe laquelle étagère de chez Ikea.

Que l'un bonheur-du-jour, apparu en France en 1765, «porte une table à écrire dont le plateau est garni de gradins», et qu'une si jolie expression est accolée à un meuble d'abord destiné aux dames ou des lettres (d'amour). Qu'un cabriolet, bien avant de se faire automobile, a été, au XVIII^e siècle, un fauteuil léger qui se voulait enrobant, qui évoquait la grâce du cabri et qu'on pouvait facilement déplacer. Que les petites tables gigogne, si prisées pour le peu d'espace qu'elles occupent, doivent leur nom à Gigogne, un personnage de théâtre du XVII^e siècle. Il s'agissait d'une femme auprès de laquelle se blottissait une grappe d'enfants. L'image ici est tout à fait savoureuse et évocatrice, tout comme le sont la plupart des références que l'on retrouve à l'intérieur des pages de *La mythologie du beau*.

Marie-Claude Lespérance a fait des études de philosophie et étudie présentement l'histoire de l'art. Elle a déjà publié, chez le même éditeur, un *Dictionnaire de l'ornement*. Pour elle, le meuble se transforme en œuvre d'imagination qui porte à rêver, témoin silencieux d'un art de vivre maintenant disparu nous permettant de retrouver des émotions ou des sentiments qui, autrement, seraient perdus à jamais. Son livre se lit comme le *Larousse gastronomique*: en y découvrant des trésors inexploités, des occasions de s'étonner, de rire et de s'attendrir en constatant les origines parfois improbables mais que soutient toujours une espèce de logique, de ces objets qui nous entourent et auprès desquels nous ne savons plus nous attarder. Marie-Claude Lespérance a donné une âme à ces objets inanimés, elle leur a conféré une noblesse, elle leur a redonné leur mémoire ancestrale. Ce livre, en plus d'être un bel objet en soi, recèle de fabuleuses ressources pour les curieux de tout acabit, les amoureux du langage et les observateurs en puissance. Un livre pour apprendre et rêver et pour ne pas mourir idiots, entourés comme nous sommes de choses sur lesquelles nous pouvons acquiescer du pouvoir, rien qu'en les nommant.



LES JOYEUX NOËLS

Du 26 novembre 1996 au 19 janvier 1997

ILLUMINEZ VOTRE TEMPS DES FÊTES
PAR UNE VISITE AU

Musée des arts
et traditions populaires
du Québec
À TROIS-RIVIÈRES

ACTIVITÉS

Tous les dimanches de décembre

- Ateliers du Père Noël
- Contes et légendes du temps des fêtes
- Ateliers de mets traditionnels
- Ateliers de fabrication de décorations de Noël et d'emballages-cadeaux

LES ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX —
HIVER 1996-1997

- Pièce de théâtre dans le Grand Hall du Musée, le samedi 28 décembre
- Brunch musical au café du Musée, le dimanche 29 décembre
- La fête des Rois, le dimanche 5 janvier, avec l'Association des folkloristes du Québec
- Histoires d'amour pour la Saint-Valentin, le vendredi 14 février
- Cabane à sucre au Musée, le dimanche 23 février
- Brunchs littéraires

LA BOUTIQUE DU MUSÉE

Des idées de cadeaux originales à petits prix? Visitez la boutique du Musée et découvrez des produits des quatre coins du Québec.

Offrez à un proche de devenir « Ami du Musée » ou devenez-le vous-même et profitez des réductions offertes à la boutique et au café du Musée.

HORAIRE AUTOMNE-HIVER

Du mardi au dimanche de 10 h à 17 h (fermé le lundi)

Pour le temps des fêtes,

le Musée sera ouvert tous les jours de 10 h à 17 h entre le 23 décembre 1996 et le 5 janvier 1997, sauf pour le 25 décembre et le 1^{er} janvier.

POUR RENSEIGNEMENTS
ET RÉSERVATION :

1-800-461-0406
ou 819-372-0406
200, rue Lavolette
C.P. 1420
Trois-Rivières
(Québec) G9A 5L2



LES ARTS

ARTS VISUELS

Une escale aux civilisations

Deux expositions nous emmènent au cœur des civilisations africaine et télévisuelle

MÉMOIRES DES RITES

Trésors africains du Musée de Tervuren, Belgique jusqu'au 19 mai

DEVANT LE PETIT ÉCRAN

Téléviseurs et souvenirs du Musée MZTV jusqu'au 6 avril
Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier, Hull

BERNARD LAMARCHE

Si vous devez aller dans la région de l'Outaouais pendant les fêtes, ne manquez pas de vous arrêter au Musée canadien des civilisations, de Hull. On y présente en ce moment deux expositions de grande envergure et d'intérêt tout de qu'il y de plus général. La première vient de Belgique. Elle met en vedette les trésors du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren. Elle ne fera qu'une seule escale au Canada, ce qui en fait un événement rare, donc recherché, d'autant plus que c'est la première exposition particulière que ce musée célèbre à jamais organisée. L'autre exposition, moins sérieuse à cause d'un contenu plus divertissant, trace un historique de la télévision et tente de cerner un tant soit peu la place considérable qu'elle a pris dans notre culture. L'exposition s'intitule *Devant le petit écran*, et bien qu'elle arrive un peu à court de ce qu'elle annonce, elle

n'en constitue pas moins un événement à ne pas manquer.

Créé en 1897-98 par Léopold II, le Roi de la Belgique, qui rêvait depuis les années 1860 d'avoir une colonie en Afrique, le musée de Tervuren était destiné originellement à faire connaître aux belges les richesses du Congo. Issue d'une charge colonialiste, la collection mettait l'accent sur «les possibilités économiques et commerciales qui à cette époque s'ouvraient en Afrique pour la Belgique». En 1898, le Roi, devant le succès rencontré par les artefacts, décide d'en faire une institution scientifique «dont la vocation serait l'étude pluridisciplinaire de l'Afrique centrale». Le musée, d'abord appelé Palais des Colonies, est renommé en 1898, Musée du Congo, puis Musée royal du Congo belge en 1910, pour connaître son appellation finale en 1960.

D'abord objets de curiosité, et exploités culturellement par les premiers cubistes (Picasso s'y est beaucoup nourri, on pense immédiatement aux *Demoiselles d'Avignon*, de 1907), la répartition des artefacts, depuis 1945, s'est davantage polarisée entre les objets dits d'art et les objets d'un plus grand intérêt ethnographique. Consacré à cette seconde catégorie, le musée de Tervuren s'est monté une collection gigantesque, faite de plus de 250 000 objets répertoriés et catalogués, dont la taille permet aujourd'hui de fonder des études comparatives poussées

125 pièces constituent l'exposition que montre le Musée des civilisations. L'exposition inaugurale, présentée au Musée de Tervuren du 11 mai au 16 novembre 1995, riche de 250 pièces, avait été montée à partir du choix d'une multitude d'experts de la question. On a cherché ici à rendre «un aperçu équilibré des aires culturelles les plus importantes d'Afrique centrale», surtout du Zaïre. Un tracé géographique en organise le parcours. Région par région, on est appelé à observer la production de masques, mais aussi d'armes ornementées, de magnifiques repose-têtes, de sièges sculptés,

de statues et de figurines rituelles; en bois, en ivoire ou en laiton, de toutes tailles. Les objets présentés sont pour la plupart magnifiques. On en retient pour exemple ce superbe Siège à cariatide, de culture Luba, ou encore une Boîte anthropomorphe du Zaïre septentrional, des Mangbetu. L'entreprise en est une de taxinomie, de classification, ce qui n'est pas rien. Une fois l'ordre géographique placé, on procède par ethnies ou groupes linguistiques, pour chacun desquels le type de culture matérielle est défini succinctement, pour en arriver à déterminer les principales caractéristiques formelles et stylistiques des pièces que ces groupes ont produits.

Vous l'aurez compris, beaucoup de textes interviennent dans le parcours de cette exposition. Ces ajouts semblaient nécessaires, étant donné ses visées didactiques. Toutefois, on aurait pu intégrer ces panneaux de façon plus subtile. En effet, et c'est malheureux, ils entrent visuellement en compétition avec ce qu'on est censé admirer dans ces salles. C'est dommage, car il y va d'une surenchère de signes visuels qui nuit un peu à la lisibilité des objets. Ce qui n'aide pas, c'est l'ajout de signes graphiques, sur ces panneaux et sur les murs des salles, dont la légende nous est donnée au début du parcours, mais dont on comprend mal ce qu'ils ajoutent à l'exposition. On retrouve ces graphiques répertoriés dans l'ouvrage publié pour l'occasion par le Musée, *Le Dit des Signes*. Répertoire de symboles graphiques dans les cultures et les arts africains, un ouvrage de *connoisseurship*, sorte de dictionnaire des symboles africains. C'est comme si on avait voulu jeter un pont (un peu accessoirement) entre l'exposition et l'ouvrage.

C'est étonnant de voir combien la portée du discours que véhicule ce type d'exposition à caractère ethnographique peut devenir tributaire du mode de présentation des objets exposés. Si les ajouts graphiques parasitent un peu le parcours, un choix étonnant à prime abord par les conservateurs de l'exposition de révéler le fort heureux. Comme l'exposition cherche à extraire ces objets d'un rapport strictement basé sur la curiosité et l'exotisme, on a privilégié un éclairage relativement neutre, sans effets dramatiques comme c'est souvent le cas dans ce genre d'approche. En faisant l'économie de cet effet spectaculaire, on a mieux servi le propos de cette exposition. C'est tout de même étonnant pour un musée dont les choix lui ont souvent valu la réputation de se rapprocher de Walt Disney pour ce qui est du traitement de ses expositions.

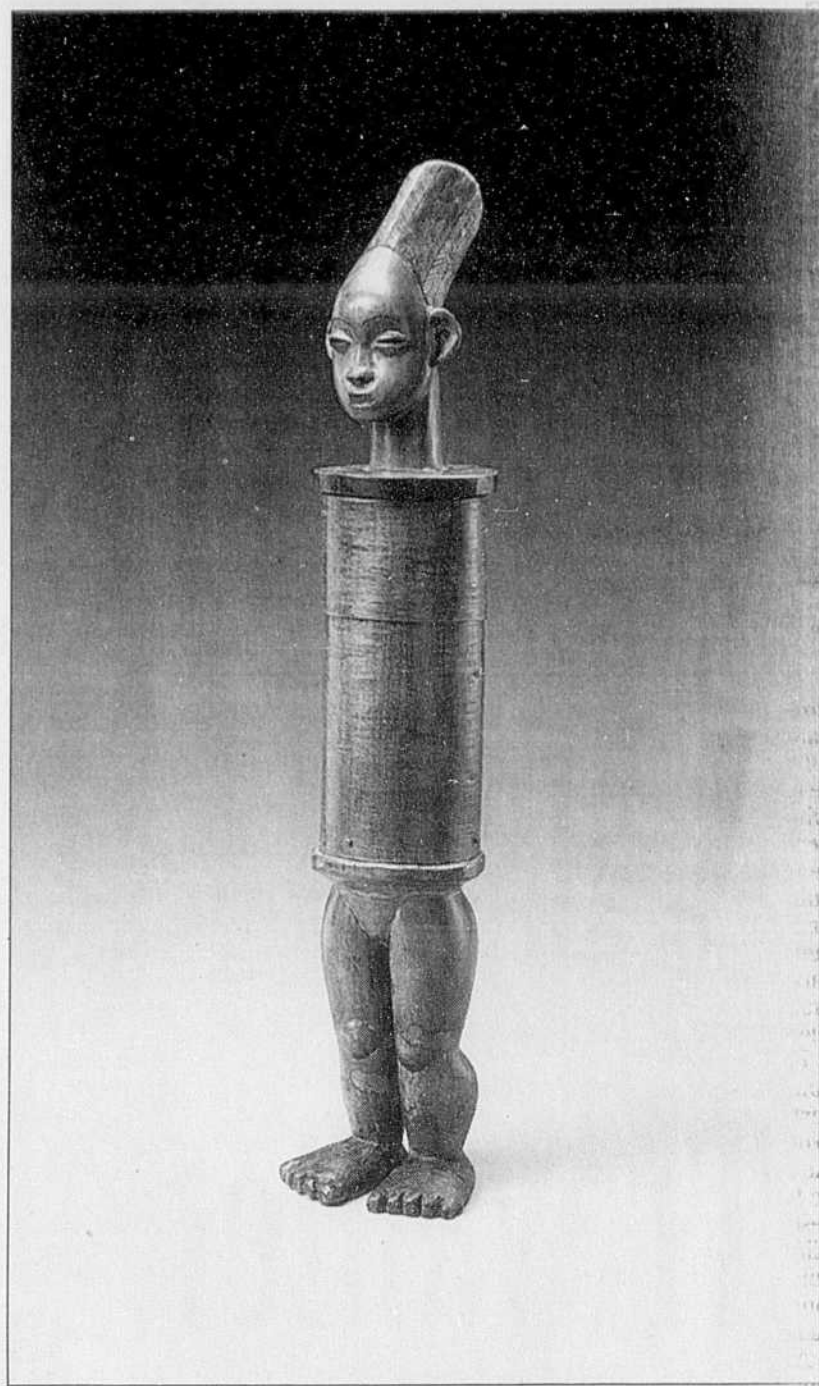
Les téléviseurs

On entre ici de plain-pied dans le monde du spectacle. Avec celles du

Musée McCord de Montréal, sur *Marguerite Volant* ou du Musée de la civilisation à Québec, sur le phénomène des téléromans, l'entrée à Hull d'une partie de la collection du Musée MZTV de Toronto, lancé par Moses Znaimer (le fondateur, entre autres, de Much Music et Musique Plus), risque d'en occuper plus d'un. Présentée d'abord au Musée royal de l'Ontario et maintenant dans une version augmentée, l'intérêt majeur de cette exposition réside dans la reconstitution historique de l'évolution du design et de la technologie des téléviseurs, depuis les années 20 jusqu'à la télévision de demain.

Elle est disposée en cinq volets qui retracent l'évolution de la télé: les grands noms derrière son émergence, ses pionniers, ses développements depuis ses balbutiements jusqu'à la seconde grande guerre, l'ère électronique et certains rituels sportifs (La Soirée du Hockey), son histoire récente jusque dans les années 80, certaines considérations sur l'état actuel de la télévision, incluant une section interactive. Parallèle à cette voie, à travers la présentation d'extraits d'émissions, une série de cinq stations rend compte de l'utilisation faite du médium télévisuel tant par ses usagers, ses penseurs que les médias. C'est là qu'on peut retrouver des traces d'une forme de pensée critique face à ce que certains décrivent, à tort ou à raison, comme un fléau moderne. Les questions du sensationnalisme et du fanatisme — vous savez les *trekkies*... oups, pardon, les *trekkers*! — sont soulevées. Une station nous rappelle les moments magiques des émissions pour enfants, une autre aborde le phénomène des vidéoclips, une dernière l'avenir de la télé. Voilà pour le contenu, et le contenant est souvent ahurissant. Impossible, par exemple, de ne pas mentionner ce poste spectaculaire, le RCA TRK-12, Phantom Teleceiver, de 1939, dont la cage de lucite transparente permet de voir le mécanisme interne. On nous apprend que «c'est le seul et unique modèle du genre au monde». À elle seule, elle vaut le prix d'entrée.

Cette exposition est vraiment une apologie de la télévision. Les quelques notes critiques au sujet de ses effets néfastes ne pèsent que peu dans la balance quand on envisage l'ensemble. Mais que voulez-vous, Znaimer est probablement un des amateurs les plus enthousiastes au monde de cet outil incontournable de communication. Alors, il ne fallait certainement pas s'attendre à plus, ni à moins. Place donc, à ce qui est souvent désormais perçu comme un des



SOURCE MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

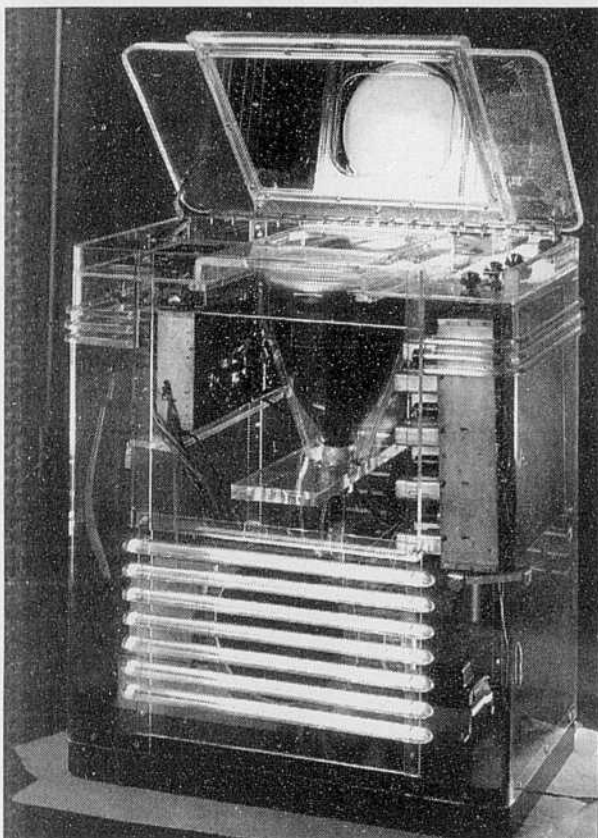
Boîte anthropomorphe, Mangbetu, Zaïre septentrional.

membres de la famille. Pour connaître l'horaire des fêtes au Musée des civilisations, composez le (819) 776-7000. Aussi accessible sur le web: <http://www.cmcc.musee.digitel.ca>

GALERIE NOEL GUYOMARC'H
Bijoux d'Art présente

Aliza Amihude - Catherine Béchard - Christian Chauveau
Josée Desjardins - Anne Fautoux - Bruno Gérard
Esty Grossman - Enid Kaplan - Barbara Stutman

460, Ste-Catherine Ouest, suite 314, Montréal, Québec H3B 1A7
Téléphone: (514) 876-8890 Télécopieur: (514) 876-8859



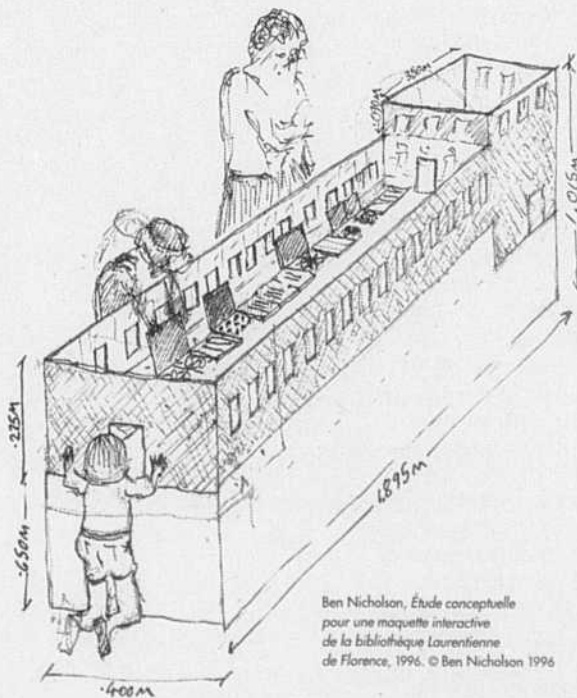
SOURCE MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

Le RCA TRK-12 Phantom Receiver, l'appareil qui a fait connaître la télévision en Amérique du Nord.

CCA

DÉCOUVRIR LA GÉOMÉTRIE ENNENNENTIERE

BEN NICHOLSON ET



Ben Nicholson, Étude conceptuelle pour une maquette interactive de la bibliothèque Laurentienne de Florence, 1996. © Ben Nicholson 1996

LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE

DU 11 DÉCEMBRE 1996 AU 9 MARS 1997

Des séances de jeux sont offertes pour les enfants de 3 à 12 ans accompagnés d'un adulte. Renseignements/inscriptions : 514 939.7026
Les séances de jeux bénéficient de l'appui du Conseil des Arts du Canada.

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6



cette année, fêtez Noël 6 fois ... au McCord

Le dimanche 8 décembre, **FINEST KIND**. Trois voix, belles à rendre jaloux les anges, chantent des airs traditionnels de Noël. 13 h 30; en anglais

Le dimanche 15 décembre, **WANDERING THROUGH MAGIC CHRISTMAS**. En marionnettes, en musique et en rires. LA PURPLE DRAGON puppet troupe de Kingston tire les ficelles. 13 h 30 et 15 h 30; en anglais

Le samedi 21 décembre, **PIPO ET LA MÈRE NOËL**. Une aventure théâtro-musico-palpitante créée par les BORAÉDES. Avec viole de gambe, clavecin, violoncelle et violon. **COMPLÈT** 13 h 30; en français

Le dimanche 22 décembre, **LE NOËL DE GAËTANE**. Contes, chansons, et danses. **COMPLÈT** no, cornemuses et flûtes irlandaises. 13 h 30; spectacle bilingue

Le samedi 28 décembre, **LES MOTS MAGIQUES** du réputé conteur JOCELYN BÉRUBÉ entrecroisés et grands au cœur du XVIII^e siècle. Avec accordéon et violon. **COMPLÈT** 13 h 30; en français

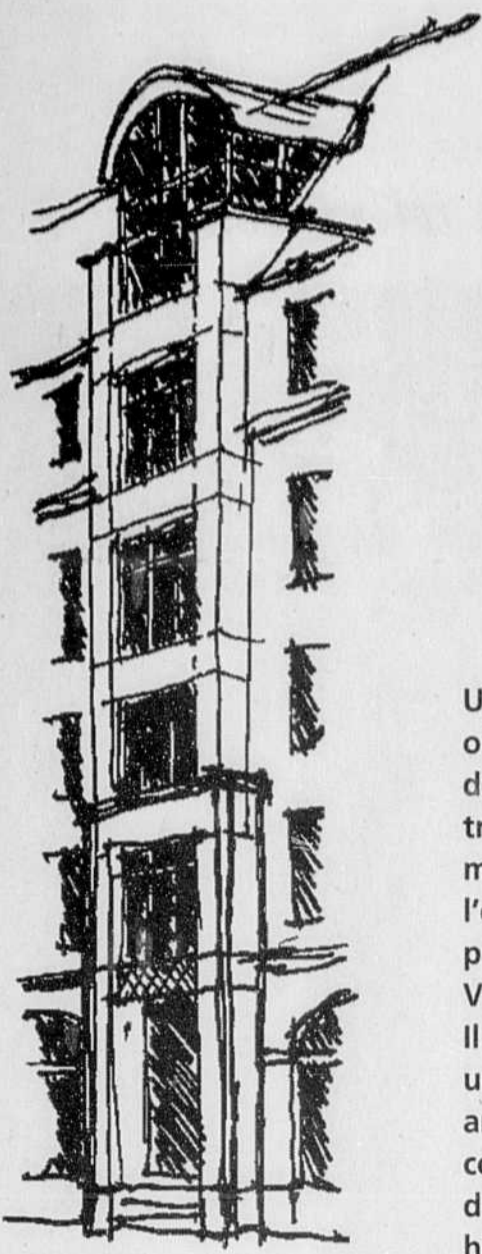
Le dimanche 29 décembre, **NOËL AU XVIII^e SIÈCLE**. BRUNO PAUL STENSON connaît la chanson... et les enfants. Avec une pléiade d'instruments étranges et fascinants. 13 h 30 en français et à 15 h en anglais

ne manquez pas le traîneau : réservez vite !
Les places sont limitées : (514) 398-7100

Prix d'entrée (incluant la visite du Musée) : enfants 5 \$ / adultes 7 \$
690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal — Métro McGill

MUSÉE McCORD

FORMES



Un architecte a obtenu le mandat de produire un travail d'insertion majeure dans l'environnement patrimonial du Vieux-Québec. Il s'est donné un défi: faire une architecture contemporaine dans un lieu historique



«Le projet final prévoit une façade rythmée. Il est plus parisien que canadien, mais comportera une personnalité propre qui s'inscrit dans un graduel qui va des façades sobres de la rue Saint-Louis au délire architectural du Château Frontenac.»

L'ARCHITECTE

L'architecte est un spécialiste reconnu pour la rénovation d'édifices anciens. Depuis plus de dix ans, il a mené des chantiers très importants à Québec, comme celui de l'Îlot St-Nicholas, en face de la Gare du Palais et la rénovation de la Cathédrale Episcopale de la trinité, cette superbe église anglicane au cœur de Québec. Son travail l'a aussi déjà amené rue Saint-Louis, où il a restauré la rangée de maisons mitoyennes avec le chantier des Maisons de Beaujours.

Il est auteur, entre autres, de *Regards sur l'architecture du Vieux Québec* (Ville de Québec, 1986). On peut donc le croire lorsqu'il affirme être très conscient de l'importance de cette insertion urbaine pour la vieille ville.

Les constructions qui entourent l'édifice imposaient une sorte de respect. La nouvelle bâtisse fera face à l'antique maison Jacquet, construite au XVIII^e siècle, ancienne demeure du romancier Philippe Aubert de Gaspé. «De plus, enchaîne Leahy, cet édifice s'inscrit dans un graduel. La rue Saint-Louis est jalonnée de sobres façades néoclassiques du XIX^e siècle. De biais, on trouve l'édifice second empire du palais de Justice, qui lui aussi occupe un coin de rue. Au bout de ce parcours, explique-t-il, on a un délire architectural, le Château Frontenac, la statue de Champlain et une des plus belles vues au monde. Ce graduel est comme une messe, il faut à cette hauteur commencer à donner de l'encens!»

Leahy, conscient des conséquences de son dessin, refusait tout de même de se faire écraser par le passé. Copier ce qui environnait, comme à Place Royale, ne l'intéressait pas. L'édifice devait avoir son air contemporain, tout en se mariant au reste. «C'est un projet immense, près de 100 000 pieds carrés, ce n'est pas une petite maison canadienne, il se devait de générer lui-même son propre vocabulaire.»

Bref, entre les extrêmes du passéisme et du féroce contemporain (nihillisme?), on trouve une série de possibilités pour intégrer avec succès de nouvelles constructions dans un cadre ancien. Et c'est là un espace de créativité architecturale plus vaste qu'on pourrait le croire, comme le montre ici le travail de George Leahy.

Travailler dans un joyau

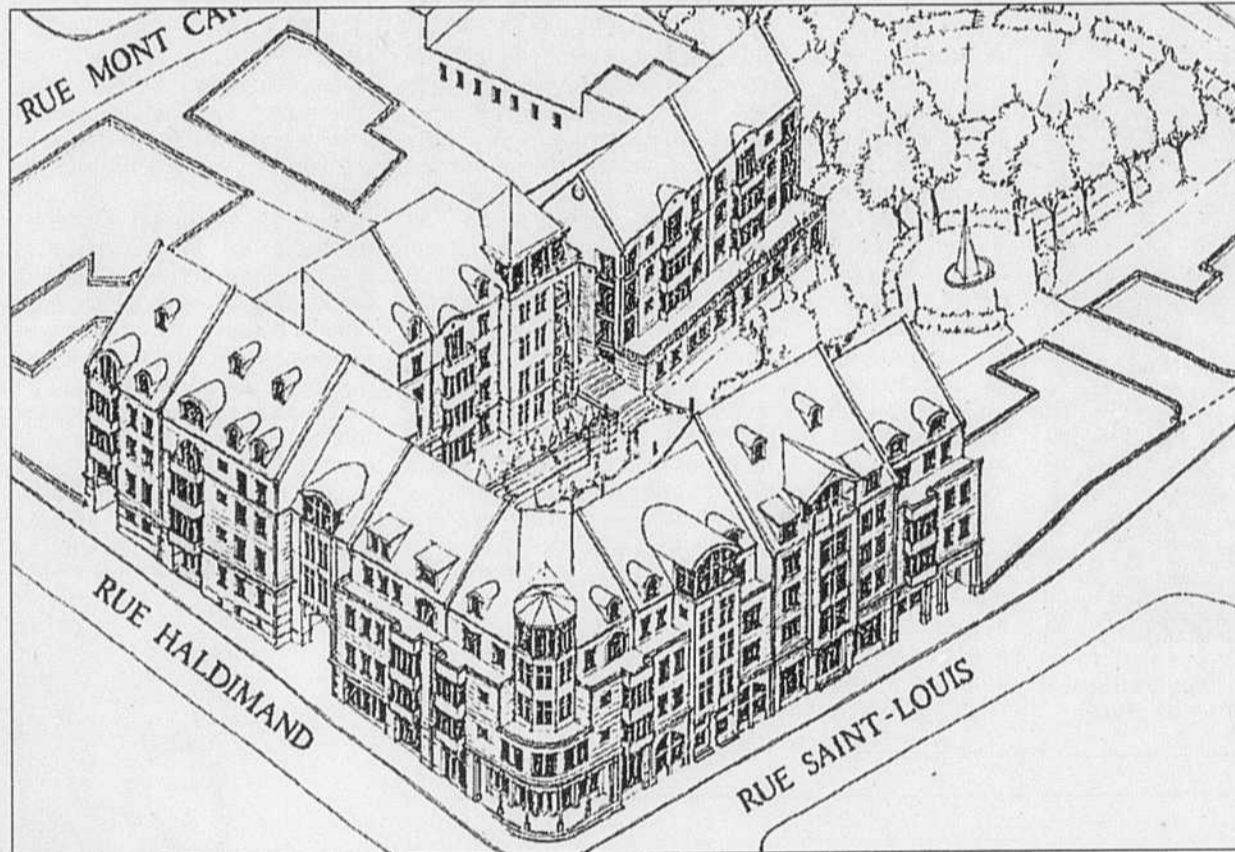
ANTOINE ROBITAILLE

Intégrer des nouvelles constructions à un cadre ancien, considéré au surplus comme un joyau du patrimoine mondial, n'est pas chose facile. La construction et la conception des Maisons de Beaujours, dans l'Îlot Mont-Carmel, en plein cœur du Vieux Québec, est à cet égard un cas des plus intéressants. Il s'agit du reste de l'insertion urbaine la plus importante depuis deux décennies dans le Vieux Québec.

On peut dire que ce projet de 12 millions est un dénouement joyeux de longues années de réflexions sur la bonne façon d'aménager ce coin de rue, se trouvant à un jet de pierre du Château Frontenac. L'Îlot Mont-Carmel, c'est l'emplacement de l'ancien hôtel St-Louis, détruit à la fin des années 60 pour faire place à une éventuelle annexe du Palais de Justice, laquelle ne verra pas jamais le jour, puisque le Palais sera finalement démantelé dans un immeuble neuf en basse-ville.

À l'emplacement de l'hôtel Saint-Louis, — le plus important hôtel avant l'ouverture du Château Frontenac — se trouve depuis plus de 20 ans, un parc jamais bien entretenu (parce que toujours provisoire); bordé de grands murs aveugles jaunes d'une construction voisine comprenant un stationnement rue Haldimand et, rue Saint-Louis, un édifice à bureaux surnommé «la verrerie jaune du Vieux-Québec». Ce qui en dit long sur l'incongruité de cette construction dans la vieille ville. La démolition de ces édifices datant de la fin des années 40, entamée cette semaine, libérera un des plus grands espaces à combler dans le Vieux Québec depuis la construction de la Place Royale, chantier vedette des années 70. «Il n'y a pas eu autant de lots vacants à remplir d'un seul coup depuis longtemps dans le Vieux-Québec», dit George Leahy, de la firme Gilbert, Amyot, Côté, Leahy.

De plus, une fois la démolition terminée, raconte Leahy, «on pourra voir une partie de la vieille ville sous son aspect champêtre des XVII^e et XVIII^e siècles. Des rues St-Louis et Haldimand, on apercevra les fortifications du Cavalier du Moulin, fortifications construites sous Frontenac». Cet ouvrage ancien avoisine des stationnements à ciel ouvert. Le projet final comprend des stationnements souterrains, au-dessus desquels un jardin public sera aménagé. Michel Beaumont, de la Ville de Québec (qui subventionne le projet pour 1 200 000 \$) explique: «On a voulu profiter de l'occasion pour lier la cour intérieure des nouvelles habitations à un nouvel espace vert en plein cœur de la vieille ville.»



«Le projet initial prévoyait deux phases bien distinctes. Ce plan à vol d'oiseau nous donne toute la mesure de l'énorme espace à combler.»

LE PROJET DE L'ÎLOT MONT-CARMELE

L'ensemble architectural qui viendra meubler ce vaste espace sera aligné sur les trames des rues Saint-Louis et Haldimand. Les gabarits de l'édifice seront adaptés à ceux des constructions voisines, toute modeste. Il comptera de quatre à cinq étages et comprendra des hauteurs de toit variables. Les fonctions de l'édifice seront mixtes: des logements en copropriété aux étages supérieurs (une soixantaine) et un grand espace commercial au rez-de-chaussée donnant sur la rue Saint-Louis, où l'on prévoit l'installation d'un musée de la sculpture amérindienne.

Les premières esquisses du projet, effectuées par George Leahy, prévoyaient un ensemble architectural en L, avec une annexe se continuant dans la cour intérieure et débouchant sur la rue Mont-Carmel. Tel était le plan initial. On a

abandonné cette dernière idée dans la définition finale du projet pour offrir à tous une meilleure vue sur le jardin. En compensation, on a augmenté le volume général de la partie en L.

L'aspect architectural du projet final diffère passablement des croquis initiaux. Le projet final prévoit une façade rythmée, mais comportera davantage sa personnalité propre que celle des premiers dessins. Ce dernier jouait à fond la carte du sectionnement de l'ensemble architectural, une exigence de la ville pour respecter le rythme imprimé par le changement des façades dans le Vieux-Québec. Dans le projet initial, chaque section comportait à toute fin pratique sa propre logique. Le projet final, pour sa part, a son «vocabulaire propre», comme le dit Leahy. Les saillies sont toujours nombreuses, mais se succèdent de façon plus régulière. Les

matériaux sont aussi moins variés que sur les dessins de départ. Le corps de la bâtisse sera fait de pierres de taille avec des touches de fer forgé pour les balustrades.

Jetant un regard sur le plan original, l'architecte lance un «non, il se passait un peu trop de choses sur ces façades». Le projet final est épuré et comprend moins de rappels architecturaux et de balcons. Les toits, en zinc, sont mansardés, rappelant davantage un style parisien que le style canadien traditionnel. Mais comme le note Georges Leahy, «dès le début, le projet avait une personnalité, cristallisée rapidement autour de ces grands tuyaux d'orgues qui rythment les façades». Il insiste aussi sur ces vastes lucarnes, qui coiffent les pilastres. Toutes vitrées, «ces lucarnes seront autant de belles veilles dans les nuits du Vieux-Québec».

IDÉ

Bilan 1996 des activités de l'Institut de Design Montréal

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Fondé en 1989, l'Institut de Design Montréal (IDM) est un organisme sans but lucratif dont la mission consiste à promouvoir le design en tant que valeur économique et à favoriser le rayonnement des designers. Pour l'année 1996, l'IDM est particulièrement heureux de la continuité et des retombées positives de ses activités.

Le programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) constitue l'activité principale de l'IDM. Cette année, douze projets ont été retenus et ont bénéficié de contributions totalisant plus d'un million de dollars.

Dans le cadre de la première édition des Prix de l'IDM, six premiers prix, un Grand Prix d'Excellence et un Prix SRAD ont été décernés. Les gagnants et les produits primés ont été présentés en janvier dans un supplément spécial de L'actualité et au cours d'un Gala télévisé, suivi d'une exposition au Musée McCord de Montréal. Suite à ce grand succès, l'IDM a lancé la seconde édition de ce concours dont les prix seront dévoilés au début de l'année 1997.

En mars dernier, l'Institut de Design Montréal et Liaison Design, un centre d'information et de promotion du design fondé en 1993, ont fusionné leurs

activités. En plus de rationaliser certaines opérations, cette nouvelle alliance élargie rentabilise les activités de promotion et l'exploitation d'une banque de données dans le but de favoriser les maillages entreprises-designers.

Par ailleurs, l'IDM a assuré la gestion du Programme de stages pour les finissant-es universitaires en design, en collaboration avec le ministère du Développement des ressources humaines du Canada. Dans le but de stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et de développer une culture du design dans les entre-

prises, près de trente stages de travail ont été mis en place, soit deux fois plus que l'année dernière.

Enfin, tout au long de l'année 1996, l'IDM n'a cessé d'élargir ses objectifs de promotion du design en élaborant de nouveaux projets qui seront réalisés au cours de l'année qui vient.

Au nom de Bernard Lamarre, président du Conseil, de Helen Stavridou, directeur exécutif, du conseil d'administration et de l'équipe de l'IDM, nous vous offrons nos meilleurs vœux pour l'année 1997.